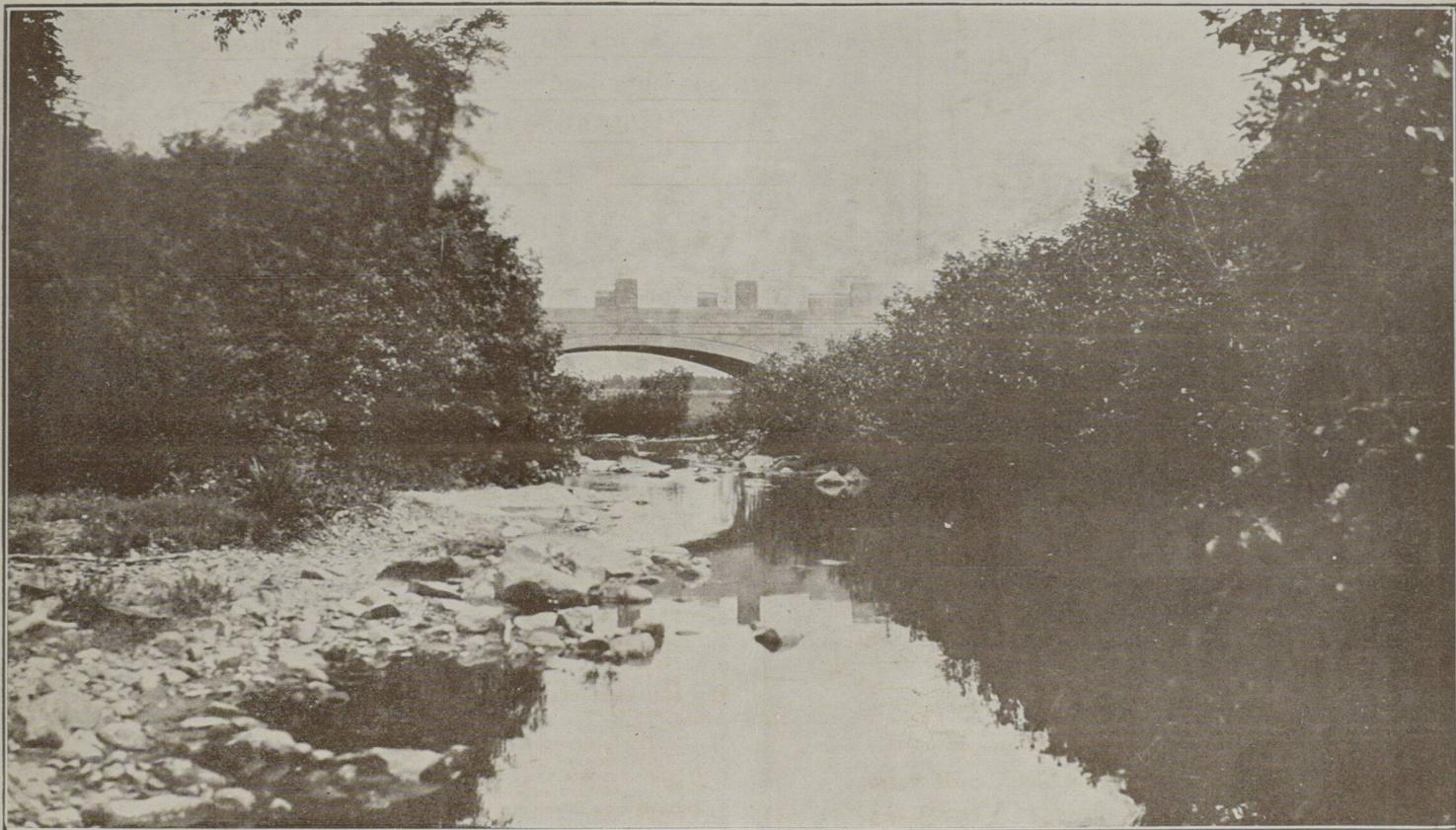


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



PAYSAGE DE CHEZ-NOUS



Pont sur le cours d'eau de la route Lainé à Saint Gervais, Bellechasse, construit en 1925, grâce sans doute à la bienfaisante influence de l'hon. M. Antonin Galipeault, député et ministre des Travaux publics. C'est un pont-arche en béton armé, ayant une travée libre au niveau des naissances de 40' et une largeur libre de voie charretière de 16'. L'art photographique a su grouper dans son objectif des éléments tout simples mais dont l'ensemble ne manque pas d'harmonie.



Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC
JUILLET 1926, Vol. VII, No 3

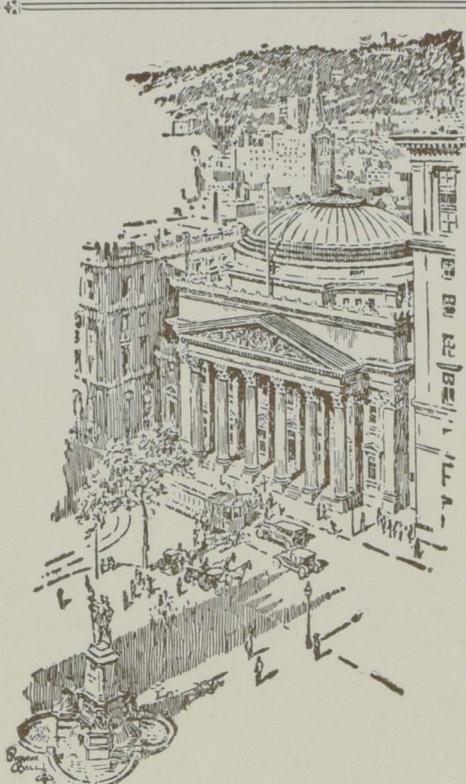
25 SOUS L'EXEMPLAIRE

La **BANQUE** de **MONTREAL**

ÉTABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE

La **BANQUE** de **MONTREAL** a un département d'épargne dans chacune de ses succursales en Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés. ⓧ ⓧ ⓧ ⓧ ⓧ ⓧ ⓧ



“Comment Protéger vos Biens”

Demandez cette brochure

Els vous dit comment vous pouvez assurer l'administration parfaite, économique et profitable de vos biens et de votre succession, en en confiant la gestion à une maison possédant au plus haut degré toutes les garanties de sécurité et de compétence.

La Société d'Administration Générale

EXECUTRICE TESTAMENTAIRE FIDUCIAIRE

MONTREAL ;
25 rue St-Jacques
Tél. Harbour 4192

QUÉBEC ;
96, rue St-Pierre
Tél. 2-1139

Dr G. Antoine Grondin

135, RUE STE-ANNE SPECIALISTE TEL. 2-6689

Spécialité Electrothérapie. Rayons ultra-violets, haute fréquence, etc.
Maladies de l'appareil digestif : ulcères, dyspepsies, jaunisse, etc.
Maladies de l'intestin : constipation chronique, hémorroïdes, etc.
Maladies de la nutrition : débilité, rhumatismes, etc.
Maladies de la circulation sanguine : anémies, tension artérielle.
Maladies du système nerveux : paralysie, neurasthénie, insomnie, névralgies.
Maladies de la peau : eczéma, dartres, tuberculose, taches de vin, acné
Maladies des voies urinaires (non vénériennes) incontinence d'urine.
Maladies des femmes.
Maladies des poumons : tuberculose, bronchite chronique, asthme.
Maladies glandulaires : Goitre, glandes tuberculeuses.
Heures de Bureau : 9 à midi, 2 à 5 p. m. et sur rendez-vous.



PLACEMENTS

de sécurité absolue

Bray, Caron & Dubé Limités

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

105, rue St-Pierre, TEL. 2-8160 QUÉBEC.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VII

QUÉBEC, JUILLET 1926

No 3

Le Rapport du Secrétaire du Jury DE NOTRE DERNIER CONCOURS

Au mois de janvier dernier, la Société des Arts, Sciences et Lettres lançait son troisième concours littéraire annuel.

Le sujet était le suivant : un conte canadien, (environ 2,000 mots) sur un thème historique, légendaire, fantastique, de vie sociale, humoristique, du terroir, etc., au choix du concurrent.

Le concours s'est clos le 1er avril dernier. A cette date, le secrétaire du concours avait reçu vingt-huit compositions et les juges, nommés alors : — Renée des Ormes — Mme L.-J. Turgeon, MM. Maurice Hébert et Damase Potvin, — furent priés de rendre leur jugement pour le mois de mai. Malheureusement, ce verdict a été retardé et nous profitons de l'occasion pour demander aux concurrents de nous excuser.

Ceux qui, avec complaisance, acceptaient cette assez lourde tâche d'examiner attentivement ces vingt-huit compositions dont toutes à peu près ont dépassé la longueur fixée n'ont pu s'exécuter que dans leurs heures perdues ; et pour eux comme pour bien d'autres, les heures perdues sont assez rares ; de sorte que mai se passa et même juin sans que nous ayons pu faire connaître à nos lecteurs le résultat de ce concours.

Nous sommes heureux de faire connaître, dans le présent numéro du Terroir la décision du jury. La voici :

1er Prix.— Mlle Yvette Laporte, du Couvent de Jésus-Marie, de Sillery, fille de M. Pio Laporte, de Edmunston, N. B. ; composition : "Nipanyaya" ; pseudonyme : Yvès d'Hervey ;

2ème Prix.— Mlle Jacqueline Métayer, du Couvent de Jésus-Marie, de Sillery, fille de M. J.-Alph. Métayer, sous-ministre des Travaux Publics de la Province ; composition : "Noble Vengeance" ; pseudonyme : Jacques Niel ;

3ème Prix.— M. Théophile Beaulieu, de Cacouna ; composition : "La Bête à Fram" ; pseudonyme : Malcolm ;

4ème Prix.— Pierrette Mercier, du Couvent de Jésus-Marie, de Sillery ; composition : "La Gribiche" ; pseudonyme : C. Tournai ;

5ème Prix.— M. Emile Coderre, 571, rue Université, App. 3, Montréal ; composition : "La première pipe de P'tit Bout-d'Homme" ; pseudonyme : K. Nayan.

1ère Mention honorable.— Mlle Madeleine Laliberté, du Couvent de Jésus-Marie, de Sillery, fille du notaire Laliberté, de Warwick, Arthabaska ; composition : "Deux visites chez le notaire" ; pseudonyme : Jean-Baptiste Templin ;

2ème Mention honorable.— Mlle Yvonne Couet, de Saint-Henri de Lévis ; composition : "Louise Premont" ; pseudonyme : Vivette ;

3ème Mention honorable.— Mlle Eugénie Chenel, de Sainte-Anne des Monts, Cté Gaspé ; composition : "La fille du vieux pêcheur" ; pseudonyme : Gaétane ;

4ème Mention honorable.— Mlle Thérèse Hallé, du Couvent de Jésus-Marie, Sillery, 3, rue Collins, Québec ; composition : "Origine de la tire de Sainte-Catherine" ; pseudonyme : Catharinette.

Les Prix accordés sont les suivants :

Premier Prix : Vingt dollars.

Deuxième Prix : Quinze dollars,

Troisième Prix : Dix dollars.

Quatrième Prix : Deux ans d'abonnement au Terroir avec la prime de luxe, le dictionnaire Larousse, illustré, 1 vol., édition 1926, reliure en cuir souple, valeur : \$10.00.

Cinquième Prix : Un an d'abonnement au Terroir, plus la même prime, reliure en toile, valeur : \$6.00.

Les trois premiers prix sont offerts par la Société des Arts, Sciences et Lettres. Le quatrième par le directeur-président du Terroir et le cinquième par l'administrateur du Terroir.

Nous aurions voulu offrir des prix et des mentions honorables à au moins quinze autres des participants à ce concours, mais il y avait, au préalable, une limite fixée et il a fallu aux juges s'arrêter là.

Plusieurs des concurrents que nous venons de nommer auraient eu une meilleure place, s'ils nous avaient donné un conte et non pas un croquis ou des impressions. Le jury a décidé à l'unanimité que Nipanya réunissait toutes les qualités du conte tel que nous le voulions.

“Noble Vengeance” — 2ème Prix, — a été presque *ex-equo* avec le premier : c’est une jolie narration.

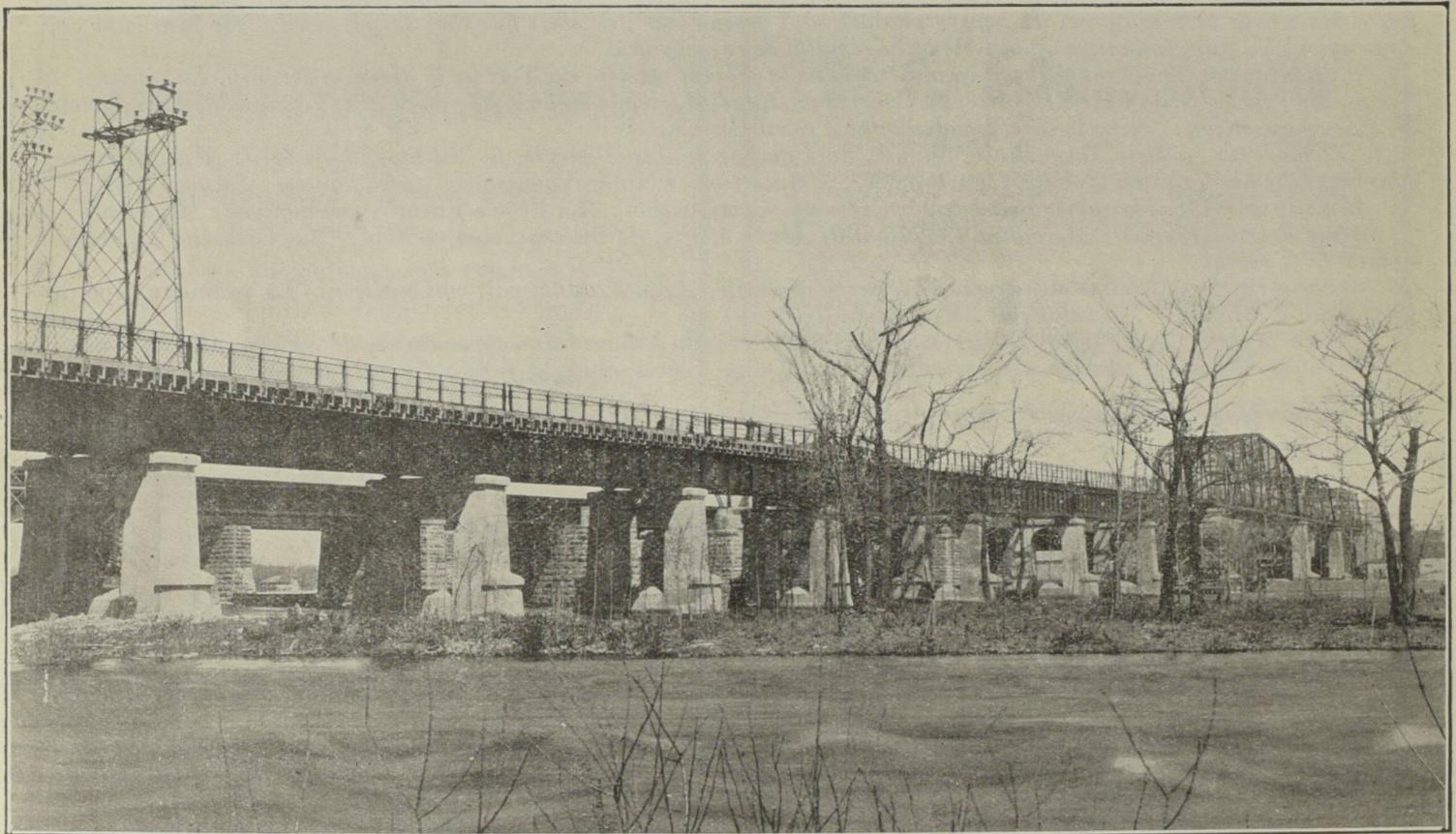
“La Bête à Fram” réunissait toutes les qualités du conte canadien; un peu plus soigné, Malcolm arrivait premier. On a trouvé un bon tour d’esprit chez K. Nayan, une émotion contenue et sincère dans C. Tourvai, une grande délicatesse chez Vivette. Baptiste Templein fait preuve de beaucoup d’observation, et Catherinette, de beaucoup d’imagination. Moins de longueur, et Gaétan obtenait une meilleure place. Le conte de Épouse est touchant encore que ce ne soit pas tout à fait un conte. Trop de longueurs aussi chez Lou qui avait un joli thème avec sa “Filleule de Champlain.” Réalme de Rougemont a présenté de jolis Lieds indiens mais pas de conte. Le Baptême du fils de Ti’Tave de Noel Bedjal est très amusant mais il ne comprend pas les qualités du conte canadien ; c’est une historiette. Les Scène Gaspésiennes de Yvan Le Roussie, quoique très intéressantes, bien écrites, n’ont rien du conte. Malheureusement Les Com-mères de Jean Goss ne sont ni un conte ni une nouvelle. C’est un portrait, bien brosé, du reste. “Concours”, l’auteur du Père François présente une histoire originale qui mériterait d’être travaillée. “Mechtilde”, nous présente La fiancée du Traître qui est presque un roman, très intéressant ; nous l’aurions primé dans un concours de romans. Le Jeune homme qui fit son lit de Jean Novy est une amusante fantaisie, bien écrite qui aurait eu du succès dans un concours humoristique; “Manuello” n’a donné que quelques lignes mais soignées ; trop courte ; un simple canevas, etc., etc.

Il y a des qualités précieuses dans presque toutes ces compositions ; mais, en général, elles ne sont pas assez soignées quant au style. On remarque trop de négligences que l’on aurait pu facilement éviter en condensant, en épurant, en remettant, non par vingt fois, mais quatre ou cinq fois son travail sur le métier.

D’une façon générale on aurait dû d’abord chercher à apprendre ce qu’est un conte canadien ; ce n’est ni un croquis, ni un portrait, ni une description, ni une impression, ni une scène vue. Il entre généralement toujours un peu de merveilleux dans notre conte qui n’est pas même ce que l’on appellerait une nouvelle.

En terminant ces notes, nous ne pouvons nous empêcher de mentionner le succès remarquable des élèves du Couvent de Jésus-Marie de Sillery dans ce concours. On s’applique évidemment, dans cette excellente institution, à donner aux élèves une formation littéraire aussi complète que possible. Le style des concurrentes de Sillery est remarquable de simplicité et de correction ; on sait trouver le mot juste et éviter les surcharges. On sait observer et l’on donne juste ce qu’il faut de liberté à l’imagination ; puis l’on présente le tout dans une forme convenable. Nos sincères félicitations aux dames religieuses de cette selecte institution et à leurs excellentes élèves.

Damase POTVIN,
Secrétaire du concours.



Paysage de chez-nous et scènes du terroir.— Le pont à voie charretière sur la rivière Ottawa, construit en 1924-25, entre Sainte-Anne de Bellevue, comté de Jacques Cartier et Sainte Jeanne de l’île Perrot, comté de Vaudreuil, à superstructure métallique d’une longueur totale de 1413 pieds.

D'UN MOIS À L'AUTRE

Comme à un refrain aimé, l'on revient toujours au temps qu'il fait, mais que l'on aime moins. Au reste, un humoriste l'a dit : le Bon Dieu a fait la pluie et le beau temps pour donner aux humains des sujets de conversation. Et Dieu sait, en effet, si l'on en use par ce temps de saisons bouleversées. Mais il n'y a tout de même pas à parler du beau temps excepté pour déplorer sa carence.

Chaque année, l'on a constaté qu'il y a toujours eu un jour où l'on a jamais eu si froid et un autre jour où l'on a jamais eu si chaud. Cette année, tous les jours ont été également froids et, seules, la fonte des neiges et la débâcle ont marqué la transition entre les deux seules saisons que nous avons : l'hiver et l'automne. Le printemps n'a régné que sur le calendrier ; il a été absent du ciel et de la terre ; et l'on attend encore l'été. Où sont Prairial et Messidor avec leurs grand soleil ? Hélas ! Ils ont cédé le pas à Pluviose et Ventose.

Naturellement, dans ce bouleversement général de la Nature, c'est encore Québec qui est le plus "maganné" vu que notre ville a toujours été la proie facile du "Nordet" Samuel de Champlain, ne voyant sans doute que le Cap Diamant qui lui cachait, peut-on penser, tous les défauts de son Kébec, a cru bien faire en établissant l'"Abitation" au pied du promontoire qui lui causait tant d'admiration. C'est probablement plus tard, — quand il était même trop tard pour aller ailleurs, — qu'il s'est aperçu qu'il avait fondé la première ville du Canada au fond d'une espèce d'entonnoir par où, du Golfe, s'engouffrait "le plus terrible des enfants que le Nord ait jamais porté dans ses flancs", le vent du nord-est, le "Nordet", notre vent national, notre sirocco, notre simoun, notre mistral. Combien de générations québécoises déploreront cette erreur de jugement de Samuel de Champlain ? Qu'importe, en vérité, que notre port soit le plus beau et le plus profond du monde, — surtout s'il doit toujours lui manquer quelque chose, — si nos vieux murs historiques doivent constamment subir du "Nordet" les assauts si furieusement mouillés. Ce qu'il faut, c'est une population joyeuse, gaie, aimant la vie... peu importe un havre capable de contenir toutes les flottes. Or, comment aimer la vie, rire, plaisanter, être de bonne humeur quand souffle le "Nordet" ? Le "Nordet", c'est la pluie et, comme Verlaine l'a dit : quand il pleut sur la ville, il pleure dans nos cœurs. De sorte que les Québécois, semble-t-il, devraient constamment avoir le cœur en larmes. Il faut donc leur pardonner quand ils sont maussades et quand ils font preuve d'un mauvais caractère. C'est la faute au "Nordet"...

Encore, comme dédommagement, si nos industriels avaient eu l'idée pratique de profiter de cette situation

spéciale que nous fait la brise du terroir ; s'ils avaient établi, ici, au lieu de l'industrie de la chaussure, — présentement dans le marasme que l'on sait, — l'industrie du parapluie ! Quelles grosses recettes alors le vent national apporterait sur ses ailes mouillées.

Récapitulons : nous voilà à la mi-juillet, aux portes de la canicule ; voilà quelques jours, d'un côté, les jeunes pousses ont gelé en pleine terre ; d'un autre, des rivières et des lacs se sont couverts d'un miroir de glace ; plus au nord, choses, bêtes et gens baignent dans l'eau.

Et le soleil continue la grève ni plus ni moins que s'il faisait partie du Syndicat des Ouvriers en chaussures...

*
* *

Pendant les mois de juin, juillet et août, Québec, comme toutes les autres villes, croyons-nous, veut faire peau neuve. On ne voit partout que travaux de construction et d'améliorations des bâtisses, des chaussées et des rues ; nettoyage des maisons et des cours ; on badigeonne, on repeint les édifices ; on met tout en ordre et, dans deux ou trois mois, quand ceux qui sont partis à la campagne, rentreront, ils seront charmés de retrouver leur Québec propre comme un sou neuf, nettoyé, un amour de Québec ; et c'est avec la même joie qu'ils ont éprouvé en le quittant qu'ils le retrouveront en entrant.

Car, éternellement, nous, les Québécois, croirons notre ville neuve, jeune, vigoureuse.

Pendant cent cinquante ans le rocher de Québec, enjeu de deux grandes nations, fut le théâtre de terribles luttes où l'on vit aux prises des peuples héroïques. Il y avait là de l'irritation, de l'animosité, de la sauvagerie ; c'était, évidemment, l'activité. Mais, ô étrange retour de la destiné, cette activité séculaire, renouvelée sans cesse par les représailles, a fait place à un calme également séculaire. La haine s'est éteinte et avec elle, croirait-on, l'énergie. Depuis le jour où l'on a vu la France et l'Angleterre se tendre, par dessus la Manche, une main qui ne s'est pas desserrée depuis, les seuls ennemis que Québec a vus dans ses murs sont... les Québécois eux-mêmes. C'est que depuis cent cinquante ans, ils rêvent, les Québécois ; ils rêvent à des améliorations, à un "Greater Quebec". Et un seul homme a tenté, un jour, de réaliser ce rêve : c'est Lord Dufferin.

Ce Lord avait senti, en débarquant ici, qu'il fallait faire quelque chose pour rendre Québec digne du cadre que la nature environnante lui a fait et que la décrépitude menace. Et c'est ainsi qu'il tenta de réaliser une promenade incomparable qui encerclerait presque toute la vieille capitale.

Ce plan de Lord Dufferin, commencé, est demeuré inachevé. Ce gouverneur d'initiative et d'énergie parti, l'apathie revint au galop, s'assit sur le vieux rocher de la citadelle et y resta. La Commission du Parc des Champs de Bataille Nationaux tenta de l'y déloger ; elle poussa même l'initiative jusqu'à réaliser une partie du projet de l'ancien gouverneur quant à la promenade, ce boulevard de ceinture qui, partant de la citadelle, y reviendrait après avoir fait presque tout le tour de la ville.

Et maintenant, l'on a bien pour deux cent cinquante ans encore à attendre le reste de l'effort. Il est vrai que, entre temps, la guerre est venue qui a arrêté bien des entreprises ; mais il est vrai, aussi, qu'une ville ne sort pas ainsi de sa nature et que l'amour des antiquailles et des boutons de guêtres est profondément serti dans le cœur des Québécois. Il leur suffit qu'une chose soit décrépite et ait cent ans pour que nous la pressions sur notre cœur ; c'est beau mais il faut aussi le côté pratique avec. C'est probablement de Québec que cet écrivain a dit : "Avoir rêvé les trésors de l'Hespéride et mourir en pressant tendrement un navet sur son cœur."

L'amour des navets, voilà ce qui arrête trop souvent les développements de notre ville. Contre cela les plus énergiques gouverneurs ne pourront jamais rien.

*

* *

Il semble que l'actualité se porte, depuis quelques années, sur l'histoire régionale, sur la petite histoire. Tout récemment, les journaux ont signalé avec satisfaction la fondation à Trois-Rivières d'une Société d'Histoire Régionale. Il appartenait justement à la patrie de Benjamin Sulte de donner ce patriotique exemple aux groupes de travailleurs intellectuels que l'on compte, aujourd'hui, presque dans toutes nos paroisses.

Toutefois, nous ne voudrions pas commettre une injustice, quant au mérite de cet exemple, car il nous semble que la première société d'histoire régionale du genre de celle que l'on vient de fonder à Trois-Rivières, a été établie, voilà trois ans, à Chicoutimi où quelques prêtres du séminaire de l'endroit et quelques citoyens se sont donnés la tâche de découvrir les documents relatifs à l'intéressante région du Haut Saguenay, à les analyser et à les publier ; et la jeune société a déjà fait d'importantes trouvailles qu'elle a fait connaître dans un journal local et dans une fort intéressante petite feuille que publie depuis plus de trente ans, le séminaire. L'on conçoit les choses intéressantes que l'on peut découvrir sur le Saguenay et le Lac Saint-Jean, région qui possède déjà trois monuments élevés à la mémoire et à la gloire de ceux qui la colonisèrent voilà trois quarts de siècle.

C'est donc du nord que nous est venu l'exemple de l'étude organisée de notre petite histoire. Nous sommes heureux de le voir suivre, d'abord par la petite patrie de cet infatigable chercheur, de cet érudit historien et de cet antiquaire passionné que fut Sulte, pour cette région de

l'historique Saint-Maurice, siège de ces fameuses Forges dont l'histoire a pris une si large place dans les annales de ce district, pays des anciens trappeurs et des fameux "cajeux", qui ont donné naissance à tant d'anecdotes et de légendes qui sont l'un des pas moins intéressants côtés de la petite histoire.

Dans quelle région maintenant verra-t-on se fonder une troisième société d'histoire régionale ; car l'idée est lancée à présent ; le mouvement est imprimé et il ne faudra pas laisser à Chicoutimi et aux Trois-Rivières seuls le soin de découvrir, de mettre en ordre leurs annales et de faire profiter de leurs recherches ceux qui viendront.

Parions que la prochaine société historique de cette nature naîtra dans la région de la Beauce ou dans celle de Rimouski. Il y a là des mines à exploiter et, déjà, depuis quelques années, elles le sont par des chercheurs locaux qui ont déjà publié des masses de documents historiques qui feront désormais partie de la grande histoire et qui ont révélé mille et un faits insoupçonnés. En Beauce, nous connaissons un brave notaire qui en sait, par exemple, plus long sur les légendaires péripéties des invasions américaines de 1775 et 1776, qui ont laissé tant de sanglantes traces dans la vallée de la Chaudière, que les plus érudits de nos historiens de profession, oserions-nous dire. Et, dans la région de Rimouski, l'on connaît déjà deux importants ouvrages dus au travail du curé d'une modeste paroisse de la Métapédia, qui a su trouver, grâce à d'intelligentes recherches, sur cette partie du bas du fleuve, en documents, en faits, en souvenirs recueillis ici et là, et en légendes, matières à une passionnante histoire de la fin du régime français au Canada et des débuts de la période anglaise.

En avant donc, notre petite histoire !

*

* *

Rien ne peut plus émouvoir en même temps que plus charmer qu'une petite flânerie, à cette époque de l'année, dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux. Tant de souvenirs s'élèvent de tous les coins de cette terre historique où s'est déroulé le sort de deux grandes nations en Amérique, et tant de couleurs chatoient aux regards du visiteur ! Nous éprouvons là une émotion extrême et comme avec complaisance, on laisse prolonger sa rêverie que seule peut distraire la bataille des verts qui se déroule sous nos yeux, le vert sombre des résineux avec le vert si tendre des gazons et des chèvrefeuilles.

C'est au pied du monument des Braves que les Québécois amateurs de notre histoire et de la belle nature laurentienne, aiment à pèleriner et à rêver. Que de fantômes errent sur ce petit coin de terre couvert de sang, autrefois, si délicieusement fleuri, aujourd'hui. Ces grands ormes qui bordent le Chemin Sainte-Foy, arbres deux fois séculaires, de combien d'embuscades n'ont-ils pas été les témoins muets et attristés ? Ne sont-ce pas eux qui ont vu de féroces aborigènes décapiter, dans les forêts qu'ils formaient

avec tant de leurs semblables abattus depuis, ce pauvre Frère Liégeois et n'est-ce pas dans leurs fourrés inextricables que se parquaient pour l'hiver de 1775 les hordes indisciplinées de Richard Montgomery. Ne sont-ce pas eux qui ont abrité la redoutable bande à Chambers ?

Par une humide journée de septembre, en l'année 1759, là-bas, dans la vallée de la rivière Saint-Charles, les vieux arbres de Sainte-Foy ont vu un peloton confus de fuyards traînant à la hâte vers un pont de bateaux qui traversait la rivière, un drapeau blanc déchiqueté, percé de trous, maculé. C'étaient nos gens qui partaient pour ne plus revenir, chassés par les "petites jupes" écossaises de Murray. On prétendait qu'ils ne reviendraient plus ; tout de même, ils sont revenus, mais sans aucun profit pour la colonie française. Ils étaient, l'année suivante, conduits par Lévis et ce furent, cette fois : les "petites jupes" qui fuyaient poursuivies par nos milices et les sauvages. La lutte a été féroce mais sans résultat pour nos valeureux ancêtres.

Plus tard, qu'est-ce qu'ils ont vu encore les vieux ormes qui ombragent le Monument des Braves. Des militaires encore, mais d'une autre race ; ils étaient pitoyables, déguenillés et traînaient, eux aussi un drapeau qui n'était ni l'un ni l'autre de ceux de 1759 et de 1760. Ce sont les mousquetaires du Rhode Island, les carabiniers de New-York, les francs-tireurs du Vermont, campés sur les hauteurs de Sillery et de Sainte-Foy et qui, en attendant qu'ils assiègent Québec, s'en vont par les grasses campagnes, piller les villas des Anglais qui ont acheté, dès le lendemain de la conquête, les terres et les maisons des nobles qui sont partis pour la France. Les vieux arbres, après des scènes de pillage, voient les hommes d'Arnold et de Montgomery faire bombance, pendant des semaines, avec les provisions des Murray, des Cramahé, des Caldwell, des Ross, jusqu'à cette veille de Noël 1755, soir tragique de la mort du chef, à près-de-Ville, aux pieds de la Falaise de la Citadelle.

Et, pendant que se déroulent ces héroïques et attristants souvenirs, la bataille des verts continue autour de nous ; à un certain moment, comme les rayons du soleil frappent avec une torride énergie sur le sol, on dirait que c'est le vers tendre des pelouses qui l'emportent sur le vert sombre des vieux arbres trop émus, sans doute, par ces souvenirs qu'ils exhalent.

*

* *

C'est au temps où les étrangers affluent dans nos murs et que nous les voyons envahir nos restaurants et nos hôtels que nous nous remettons à souhaiter une cuisine nationale. Nous n'avons vraiment pas grand chose de spécifique à offrir à messieurs nos visiteurs. Le plat national manque tout à fait. Nous n'avons encore rien produit en fait de cuisine. Qu'est-ce que notre cuisine, en somme ? Une collection de tous les plats des autres pays ; nos cordons bleus et nos chefs puisent dans les livres de

recettes du monde entier. Nous n'avons rien d'original. Qu'avons-nous, en effet, à opposer au macaroni italien, au plum-pudding anglais, aux salades françaises, à la bouillabaisse méditerranéenne, à la choucroute allemande, au cous-cous arabe, au "shop suey" chinois, au "cudby" syrien, etc. ? A peine pouvons-nous présenter une soupe aux pois et, encore, n'y met-on jamais ce qui pourrait précisément lui donner son caractère spécifique et national ! les herbes salées, sans lesquelles l'on ne peut raisonnablement parler de soupe aux pois.

A Québec, comme dans nos autres villes, nous avons des restaurants spéciaux où chaque pays fait comme une exhibition de sa cuisine ; nous avons des restaurants italiens où le plat principal est fait de macaroni, des restaurants chinois dont la spécialité est le shop-suey. Si nous avions des restaurants allemands on n'y servirait que de la choucroute. Où sont, à l'étranger, aux Etats-Unis, par exemple, les restaurants canadiens où l'on ait un mets spécial à offrir à part une bâtarde soupe aux pois ? Les "beaneries" sont universelles ; nous ne pouvons pas les revendiquer comme nôtres. Comme preuve, d'ailleurs, que même la soupe aux pois n'est pas notre mets national, c'est que l'on cherchera en vain dans tous les pays où il y a des Canadiens, des restaurants où l'on serve exclusivement comme spécialité, cette soupe, comme on rencontre des établissements où l'on ne sert que du macaroni.

Mais l'on ne se contente pas seulement d'avoir une cuisine aussi cosmopolite que possible ; on cherchera à banaliser autant que l'on pourra nos restaurants ; surtout à en faire des restaurants américains. On se croira bien moderne et bien pratique quand on aura reçu le touriste américain dans une salle meublée et aménagée entièrement à l'américaine et qu'on lui aura présenté un menu que l'on dirait imprimé à New-York ou à Boston. Pourtant, le simple bon sens nous dit que ce monsieur de New-York, de Chicago ou de Los Angeles n'est pas venu à Québec pour manger absolument les mêmes choses et de la même façon que chez lui, au restaurant qu'il a adopté pour son lunch quotidien.

Y aura-t-il jamais à Québec, voire même à Montréal, où l'on aime à tout essayer, un restaurateur assez pratique, assez original, pour servir dans son restaurant, non pas un plat national ! — puisque nous n'en avons pas, — mais quelques-uns de ces mets qui forment le menu de nos dits "dîners canadiens" dont on régale quelquefois, pour amuser, certains congressistes en visite chez nous : soupe aux pois aux herbes salées, tourtières, quertons, pâtés à la viande, plarines, ragoût de pattes de cochon, "sipâte" — sea pie ; — croquignoles, beignets, tartes à la ferlouche, concombres-salés, comme en Russie, etc.

Evidemment, nous ne souhaiterions pas au plus antipathique des plus solides gaillards parmi nos visiteurs qu'il ingurgique dans le même repas tout ce que nous venons d'énumérer, car le coroner aurait, le lendemain, à faire une enquête sur la mort foudroyante d'un étranger. Mais l'on pourrait doser les mets.

EAU FORTE OU PASTEL

LE SOLEIL SUR LE SQUARE

Dimanche après-midi, trois heures. Je suis à la fenêtre de ma chambre, au troisième étage du grand hôtel et je regarde le soleil qui embrase le square en face. C'est un véritable incendie où flambent les arbres, les fleurs, les statues, les bancs, le gazon, cependant qu'à l'entour des choses s'agitent les gens, semblables à des pompiers qui se plongeraient eux-mêmes dans l'incendie pour l'amplifier, le magnifier, l'exalter en brûlant avec lui.

La lumière est tellement crue, tellement violente et hallucinante, que je suis étourdi rien qu'à la regarder. embrasser le jardin d'une étreinte extravagante qui le noie, l'étouffe, le fond, lui donne la physionomie d'un champ immense pavé de métal en fusion.

Devant mes yeux éblouis, des taches jaunes se forment sans cesse, s'agrandissent, puis disparaissent pour aller se reformer un peu plus loin. Le spectacle m'épuise, mais m'attire et je veux voir de près l'aspect de ces êtres immobiles et de ces humains agités dont les chocs et les heurts dans la lumière aveuglante me donnent le vertige et me fascinent.

Je me baigne les yeux longuement à l'eau glacée et je descends. En arrivant sur le square, une odeur lourde me saisit à la gorge, odeur chaude et pénétrante comme l'haleine d'un athlète fatigué. Puis, je crois m'être trompé tant le spectacle me paraît changé. C'est bien pourtant la même lumière qui baigne tout dans des flots de braise liquide aux flux et reflux étourdissants, mais maintenant, sensation bizarre, il me paraît que les gens sont immobiles et qu'au contraire, les arbres, les fleurs, les statues de pierre et le gazon ras sont animés d'un frissonnement continu, comme trépidants d'une vie intérieure qui les agite sourdement et dont ils suivent le rythme alanguiné et puissant.

Je marche dans les allées, regardant les ombres à peine esquissées par les arbres sur les larges ruisseaux de soleil qui pénètrent, on le sent, à travers l'herbe et les pavés pour s'enfoncer en-dessous, dans les profondeurs de la terre, à des distances qu'on imagine et qui doivent être fabuleuses.

Tous les bancs sont remplis de gens qui, semble-t-il, ne bougeront jamais de leur place.

Au bord des allées principales, des ménages d'ouvriers s'assoupissent paresseusement, se laissent diluer béatement dans ces ondes chaleureuses qui les engourdissent et les absorbent voluptueusement. Pauvres hères qui, toute la semaine durant, sont forcés de peiner de tout leur corps épuisé, en des labeurs mauvais, et dont l'âme fruste et à peine consciente ne peut affirmer sa présence que le dimanche en leur procurant ces longues méditations vides, ces alanguissantes torpeurs qui leur permettent de communier au moins un peu à la vie spirituelle de l'univers.

Autour des parents, des groupes d'enfants s'agitent avec des gestes décomposés, semblables aux ralentis du cinéma et dans l'éblouissement des rayons qui les broient et les oppriment, se livrent à des simulacres de courses, à des semblants d'ébats.

Cà et là, au détour d'un sentier, sur un banc plus isolé, un couple d'amoureux vulgaires poursuit silencieusement, la main dans la main, les yeux mi-clos, un rêve indéfinissable où les corps et les âmes divinement emmêlés sont conviés à d'incessantes ivresses, à d'ineffables étreintes.

Dans ce coin presque ombragé, près d'une sorte de guérite, quelques hommes corpulents, aux vêtements sombres, discutent gravement d'une voix assourdie avec des gestes

définitifs qui appuient l'argument, le fortifient, le concrétisent aux yeux de l'auditeur et l'introduisent à jamais dans son cerveau vaincu. Je pense : ce sont sans doute de graves bourgeois en train de causer affaires ou politique. En m'approchant un peu, je reconnais des cochers en disponibilité qui suivent, en les critiquant, les péripéties d'une partie de dames que deux d'entre eux sont à jouer, accroupis de chaque côté d'un banc sans dossier. En effet, à quelques pas, voici les chevaux formant, chacun avec sa voiture, des êtres composites, à l'existence baroque, pleine de hasards et d'aventures, qui déroutent et défient l'analyse la plus subtile.

En revenant, je passe près d'une statue qui représente un homme de bronze, en grand costume, qui fait un discours, debout sur un socle de pierre. Les phrases muettes qui sortent de sa bouche semblent émouvoir tout un public attentif, assis en face de lui sur les bancs, et qui suit avec grande attention le geste de son bras tendu.

La chaleur lumineuse est si dense qu'elle feutre jusqu'aux cris des gamins qui essaient pourtant de percer ce voile mystérieux et cruel, inexplicable pour eux, enserrant leurs gosiers dans ses tenailles de velours. Peine perdue, efforts vains, les rayons brûlants sont rois, ils relèguent au néant toutes ces petites existences d'ordinaire si tapageuses, si étourdissantes.

Enivré et chancelant, je reviens à ma chambre et je m'allonge sur mon lit où je glisse immédiatement dans un sommeil qui est plutôt une prostration entière, une chute dans l'ardente atmosphère solaire qui enveloppe tout de son ambiance inexorable.

Quand je m'éveille, ma montre marque sept heures et le vent frais du soir commence à pénétrer dans la chambre. Je me hâte de retourner à la fenêtre. En bas, le square est plein de gens qui se promènent joyeusement dans les allées où les grands arbres entrecroisent de larges tapis d'ombre. Hommes, femmes, enfants, tous sont nerveux, agiles, bruyants. Au loin, les statues grises montent paisiblement leur faction éternelle. Des voix robustes annoncent le départ des autocars qui dirigent en tous sens les touristes à travers la ville. On entend des chevaux piaffer en secouant leurs attelages.

Et tout à coup, du centre de la place, dans la fraîcheur de la soirée commençante, monte un hymne religieux. Ce sont des adeptes de l'Armée du Salut qui s'en viennent chanter en public les psaumes du dimanche.

La journée s'achève, le soleil se couche, la chaleur tombe, la vie recommence.

Aimé PLAMONDON.

Édité par : **LE TERROIR, Enreg.**

Directeur-président : Georges MORISSET,
Secrétaire de la rédaction : Damase POTVIN,
Administrateur : Eudore CARON.

Bureau d'affaires : 130 St-Vallier Téléphone 2-1229
QUEBEC.

Abonnement, 1 an : Canada, \$3.00, Etranger, \$4.00



AU PARNASSE CANADIEN



A NOS MARTYRS

Un jour ils ont quitté le paisible village
Où s'écoula dans le bonheur leur premier âge,
Car les fleurs sont toujours ce qui croît au printemps,
Où l'avenir, avec un accueillant sourire,
Comme un hôte qui voit venir ceux qu'il désire,
Ouvrait ses bras contents.

Pour ne pas prolonger des étreintes amères,
Pour ne plus voir couler les larmes de leurs mères,
Ils sont partis soudain, pieusement cruels,
Et, la main sur le cœur, sans détourner la tête,
Ils ont pris les sentiers d'une rude conquête,
Sourds à tous les appels.

O sol du Nouveau-Monde ! ô terre américaine,
Où le mal et l'erreur avaient plus leur domaine
Que l'ombre impénétrable et profonde des bois,
Où l'image de Dieu, l'âme humaine était telle
Qu'il semblait que le Christ ne fût point mort pour elle
En mourant sur la croix.

C'est là qu'ils sont venus, c'est là que leur parole
Fit paraître le Christ où n'était que l'idole,
Montra le vrai Soleil au fond du firmament.
C'est là qu'ils ont été des lumières ardentes,
Qui sèment tout autour leurs clartés abondantes,
Mais en se consumant.

C'est là qu'ils ont vécu, de la seule espérance,
Mangeant abondamment le pain de la souffrance,
Marchant toujours courbés sous leur pesant fardeau ;
Là qu'ils ont poursuivi leur dur pèlerinage,
Sans ramasser jamais une fleur au passage
Et sans boire au ruisseau.

Un jour une voix dit : " Voici l'heure dernière,
" Et voici les bourreaux sortant de leur tanière.
" Moi, je suis avec vous ; mourez, ne craignez pas."
Et ces fiers chevaliers, bardés de foi robuste,
Marchèrent sans trembler vers le combat auguste
Entre tous les combats.

Et c'est là qu'ils sont morts, dans les forêts obscures,
Présentant un par un leurs membres aux tortures
Et lambeau par lambeau leur chair pour le festin.
Et leur jour, commencé par une belle aurore,
S'acheva dans un soir que la pourpre colore
Avec du sang humain.

* * *

Oh ! alors qu'ils passaient, ces géants de leur âge,
Donnant le ciel à l'homme et donnant l'homme au ciel,
Qui parmi vous battait des mains sur leur passage ?
O hommes, dites-moi lequel ?

Quand ces aigles puissants planaient haut dans l'espace
Pour montrer le chemin qui mène jusqu'aux cieux,
Qui donc un seul instant levait sa tête basse
Pour les suivre du moins des yeux ?

Oh ! les hommes avaient les yeux rivés à terre ;
L'un a ses passions, l'autre, ses intérêts,
L'un compte ce qu'il a, l'autre ce qu'il espère,
Un autre est rongé de regrets.

Les hommes ignoraient ceux qui faisaient leur gloire ;
Peut-on voir le soleil du milieu du brouillard ?
Enveloppé par la fumée épaisse et noire,
Un ail peut-il voir quelque part ?

Quelques moines cachés au fond d'un monastère,
Quelques chrétiens pieux, oubliés ici-bas,
En secret parlaient d'eux. Ce fut tout sur la terre ;
Les autres n'en parlèrent pas.

* * *

Mais le Christ les voyait du fond de ses demeures.
Mais au ciel il comptait chacune de leurs heures,
Chacun de leurs chagrins, chacun de leurs travaux.
La trace de leurs pas, il la connaissait toute ;
Car les gouttes du sang répandu sur leur route
Brillaient comme autant de flambeaux.

Tandis qu'un ange, au livre où s'écrit notre histoire,
Remplissait des feuillets sans nombre d'encre noire
Pour raconter les faits de tout le genre humain,
Huit pages d'encre d'or et de belle écriture,
De Jésus-Christ portait la seule signature,
Etant écrites de sa main.

Trois longs siècles durant le ciel put seul les lire.
Hors les anges, les saints, aucun ne pouvait dire
Le contenu des huit feuillets mystérieux.
Quand ils voulaient chanter de plus nobles cantiques.
C'est là que s'inspiraient les chœurs angéliques
Et tous les chœurs des bienheureux.

Un jour enfin le Christ se pencha vers la terre,
Tenant en mains le livre écrit dans le mystère
Du ciel inaccessible et de l'éternité.
Au pontife qui veille aux choses éternelles,
Il dit : " Tiens, prends, voici les pages les plus belles,
Lis à toute l'humanité."

Et le pontife lut d'une voix si puissante
Les feuillets tout remplis d'encre resplendissante
Qu'on entendit sur terre et même dans le ciel.
" De Brébeuf, le lion de la race normande,
" Et Lalemant, offerts dans une même offrande,
" Immolés sur le même autel.

" Charles Garnier, agneau comme Jésus son maître ;
" Chabanel qui mourut par la hache d'un traître ;
" Daniel, soldat aux avant-postes du péril ;
" Jogues, deux fois martyr, dont la main mutilée
" Présenta la victime à l'autel immolée ;
" De La Lande et René Goupil."

Le pontife se tut. Il se fit un silence,
Et tous les cœurs battaient : plus qu'une voix immense
Un grand silence fait que les cœurs sont étreints.
Puis une ovation puissante, solennelle,
De la terre jaillit vers la voûte éternelle,
Saluant nos huit premiers saints.

SYLVIUS.

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE 1926.

PREMIER PRIX

NIPANAYA

Histoire d'une héroïque vengeance

A la petite bourgade d'Atuwin, le 20 juillet 1760, sur les rives de la Madawaska

par Yves d'HERVIEUX, (MADEMOISELLE LAPORTE,
d'Edmonston, N. B., élève du couvent de Sillery.)

Elle dort tranquille au fond de la vallée, la petite bourgade d'Atuwin, bercée par la chanson sauvage du fleuve St-Jean et de la Madawaska qui l'encerclent à demi. Tous ses habitants, Abénaquis et Acadiens réfugiés, se reposent. Depuis bientôt cinq ans, Indiens et Français vivent là étroitement unis. Lors du "grand dérangement", plusieurs exilés avaient remonté le cours du fleuve St-Jean et s'étaient échelonnés sur ses rives jusqu'aux "Grandes Chûtes". Attirés par l'hospitalité des Abénaquis, ils s'étaient établis dans une de leurs bourgades qu'ils nommèrent Notre-Dame; puis, un certain nombre vint se fixer dans le village voisin : c'était Atuwin.

■ Ce soir-là, 26 juillet 1760, une quiétude absolue enveloppe la bourgade. Un à un, les feux se sont éteints; l'homme, les choses, la nature, tout fait silence; les huttes sommeillent en sécurité, groupées autour de la petite chapelle. Seule, la Madawaska, "la rivière qui ne gèle pas", poursuit en murmurant sa course mouvementée. Et dans le St-Jean tranquille, la "Petite Chute" jette brusquement ses eaux tumultueuses, qui s'attaquent aux rochers, jaillissent de l'onde noire comme une écume de perles blanches, s'élèvent et retombent en fine pluie. Il semble que d'innombrables lutins folâtrent au-dessus des cascades.

Mais voici que sur le St-Jean, l'Ouygoudy des Indiens, glissent sans bruit, dans un rayon de lune, douze longs canots. Avec mille précautions, ils s'approchent, abordent, et, toujours silencieux, se fauflent comme des reptiles entre les buissons de la rive. Ils viennent de loin ces féroces Iroquois! Partis des bords de leurs lacs, suivant les multiples cours d'eau de la région, ils ont vogué pendant de longs jours, détruisant tout sur leur passage. Encore une fois, ils se préparent à l'attaque. Ah! malheureux Acadiens, Abénaquis imprévoyants, vous ne vous doutez donc pas que l'ennemi est là, tout près, dans l'ombre, et que, dans un instant, semblable à une bête rageuse, il va s'élaner sur vos tentes, sur vos femmes et vos enfants. Un cri rauque déchire le lourd silence de la nuit: c'est le cri de guerre!... A ce hurlement épouvantable répond, du fond des huttes, une clameur angoussée!... Les Iroquois se précipitent, ils blessent, tuent, scalpent, pendant que les femmes font entendre des lamentations désespérées, que les enfants pleurent dans les bras de leurs mères, que victimes et bourreaux, assaillants et assaillis rugissent de fureur! C'est un massacre affreux, sans pitié, qui dure deux heures; puis, c'est le pillage et bientôt le moment où les barbares vainqueurs vont se reposer de cette hideuse tuerie, en torturant leurs prisonniers. On les amène devant les chefs rassemblés. Ils apparaissent à la lueur des brasiers que sont les huttes qui flambent. Ils sont cinq: un vieil Abénaquis, ses deux petits-fils, une jeune indienne et un blanc. Les trois premiers sont brûlés: une ronde macabre se forme autour d'eux, des vociférations de joie s'échappent de ces faces mauvaises, contractées par un rictus sinistre. Le jeune couple, Nipanaya, "Oiseau d'Été" et Henri Arsenaut, contemplant, glacés d'effroi, cette scène d'horreur!... Ils sont jeunes, ils s'aiment, ils sont fiancés... et ils vont mourir!... La jeune indienne, appuyée au bras du jeune homme, attend son tour avec l'impassibilité de sa race. Ils ont vu tomber tous les leurs, mais ils portent la tête

haute, ils ne mourront pas en lâches. Les chefs les examinent et se concertent. Soudain, un jeune Iroquois, la ceinture encore chargée de chevelures toutes saignantes, se lève et s'adressant au plus vieux: "O Mikiomis, dit-il, illustre fils des vents et des forêts, daigne m'accorder cette jeune captive. Dis, ô très libéral, qu'elle vienne dans ma hutte après nous avoir servi de guide dans notre course victorieuse."

Il se rassied, sans un regard pour la pauvre Nipanaya qui, dans une attitude à la fois fière et résignée, attend, près d'Henri, la parole funeste qui doit fixer son sort. Elle! servir de guide à ces barbares! devenir la femme de l'un d'eux! la mort, les supplices, mais ce rôle odieux, cette alliance, oh! non, jamais!

Cependant, Nikiomis, après avoir consulté les autres chefs, accorde à Mischawi la faveur demandée, et sur son geste deux jeunes sauvages s'emparent d'Henri pour le conduire seul au lieu du supplice. "Adieu, Nipanaya bien-aimée", gémit-il. Courage, "nous nous retrouverons là-haut."—"Adieu, mon ami, adieu", sanglote Nipanaya qui s'accroche au bras d'Henri. Mais on la repousse... Elle tombe à genoux, à quelques pas de l'arbre fatal tout rougi encore du sang de ses compatriotes. Henri s'avance; de lui-même, il s'y appuie. Une dernière fois il regarde son bel Oiseau d'Été, demeuré seul parmi tant d'ennemis redoutables. Nipanaya ferme les yeux!... c'est trop dur!... Mais Mischawi s'approche et la force à regarder. Henri se tord! les fers rougis traçent cruellement des dessins fantastiques sur sa chair qui frémit; les haches lacèrent; le feu consume... Il semble à Nipanaya que sa vie lui échappe à elle aussi, tant elle est broyée!... Et les danses continuent, et les chants gutturaux se poursuivent. Semblables à des diables sortis d'enfer, les Iroquois s'acharnent après leur dernier jouet! Henri, tout sanglant, les yeux de nouveau sur Nipanaya, murmure: "O mon Dieu, ayez pitié..." et il meurt.....

Au matin de cette nuit épouvantable, quel triste soleil éclaire la bourgade d'Atuwin! Quelques huttes fument encore; ici et là gisent les victimes d'hier: vieillards, jeunes gens, femmes, enfants; du sang, toujours du sang!... Les Iroquois, fatigués du combat, dorment encore. Seuls, quelques-uns veillent: rien ne bouge, rien ne s'anime. Les bruits habituels du matin, oiseaux qui volètent, bêtes qui s'éveillent, outils qui grincent, et ces mille rumeurs qui manifestent la vie, rien ne vient secouer la lourde mélancolie qui pèse sur la nature. Et Nipanaya?...

Nipanaya, dans la hutte où on l'a conduite, songe. Le sommeil n'est pas venu faire trêve à sa douleur... Elle songe!... Il faut qu'elle trompe la vigilance de ses gardiens, qu'elle aille avertir la bourgade de Notre-Dame du danger qui la menace. A tout prix, il faut qu'elle s'enfuit loin de ce Mischawi qu'elle abhorre. Mais, comment déserté?... comment?... elle est gardée à vue, Notre-Dame est loin, il lui faudrait un canot... Et les Grandes Chutes, pourrait-elle les éviter? Oh! oui... elle connaît les Grandes Chutes, son pays natal, elle pourrait!...

Nipanaya n'a pas le temps de mûrir son plan: le camp se réveille, les ennemis rôdent, on prépare le repas du ma

Mischawi, écartant les gardiens, pénètre dans la hutte de la jeune fille : " Bonjour, Oiseau d'Été, dit-il, le dieu des songes fut-il favorable à ton repos ? " ... Sans même daigner lui répondre, Nipanaya lève son beau regard empreint d'une tristesse infinie vers le corps de son Henri, inanimé, informe, qu'elle aperçoit encore gisant à l'orée de la forêt au pied de l'arbre du supplice. L'Iroquois regarde aussi, mais reste impassible. " Viens " dit-il. Et il l'amène devant Nikiomis qui fume tranquillement son calumet. Les Indiens, curieux, s'avancent et font cercle. " Jeune fille, " dit le chef, " nous l'avons sauvée de la mort. Rends-en grâce à notre munificence. Et maintenant, tu vas quitter ces lieux et nous conduire par la route la plus rapide à la bourgade voisine. Car sache-le, ton pays sera nôtre. Le nom de la prochaine bourgade ? ... Réponds... " Un éclair a brillé dans les yeux de la jeune Abénaquise, vite éteint par un mouvement de sa paupière. " Notre-Dame ", dit-elle. — " Y arriverons-nous avant que mon ombre qui diminue n'ait grandi de nouveau ? " — " Avant que ton ombre ait fini de s'allonger, nous y serons. " Nikiomis est satisfait ; il donne un ordre, tous se dispersent pour préparer le départ.

Nipanaya, le cœur brisé, regarde les ruines de son village, son wigwam en cendres. Où sont les siens ? ... Son père ? Sa mère ? ... Morts, tous morts. Une lutte terrible s'engage dans l'âme de la captive. Un irrésistible désir de vengeance est né dans ce cœur de vingt ans, récemment purifié par les eaux du baptême mais en qui la grâce n'a pas encore complètement vaincu la nature. Le sang de ses ancêtres coule plus impétueux dans ses veines : sa passion grandit, s'exalte. Mais une voix impérieuse, celle de sa conscience, crie aussi : " Nipanaya, Nipanaya, le Seigneur a pardonné à ses bourreaux ! " — " Seigneur, que faut-il que je fasse ? n'ai-je donc pas le droit de sauver les miens, les tiens, ces chrétiens de Notre-Dame ? ... Et s'il faut, pour cela, que ceux-ci meurent, ces monstres qui massacrent tes fidèles, ne puis-je pas servir à leur perte ? ... Seigneur, je pardonne, puisque tu le veux, et si je pouvais sauver Notre-Dame et laisser vivre mes bourreaux, le ciel m'en est témoin, je le ferais pour toi qui m'as donné la vraie lumière ? ... Mais puisque cela ne se peut, Seigneur, laisse donc Nipanaya exécuter le dessein qui la presse. "

Maintenant, sa décision est prise. Oui, elle servira de guide et saura bien les conduire. Elle, trahir ses frères de Notre-Dame, trahir les blancs, frères de son Henri ? ...

Les canots sont prêts : on s'embarque. Nipanaya est placée dans le canot de Mischawi ; tout près est celui de Nikiomis, les autres suivent. L'Abénaquise jette un dernier regard sur ce village qu'elle a tant aimé, où elle fut tant aimée ! — " O mon Atuwini, adieu ! ... Mânes de ceux qui me furent si chers, je m'en vais vous rejoindre... Bientôt... ce soir ! ... "

Les rames battent les flots en cadence ; lentement, on s'éloigne. Les deux rives du St-Jean, splendides de fraîcheur et de verdure, se découpent en zigzags ; les baies et les pointes festonnent le ruban d'argent que les douze canots moirent de leurs longues et fines rames. Et l'on vogue ainsi jusqu'à l'heure de midi : le soleil est très haut dans le ciel, la chaleur intense ; on fait halte. Les rameurs se reposent, on mange. Le bois est superbe en cet endroit ; les arbres sont touffus et ne laissent passer que quelques rayons qui caressent discrètement les petites fleurs osant s'aventurer et montrer leurs têtes à travers les mousses des sentiers. Les oiseaux chantent ; c'est une vie intense dans cette forêt que n'a pas encore attaquée la hache du bûcheron.

Nipanaya, assise au pied d'un arbre, seale avec ses pensées, sent la crainte envahir son âme. Quelques Iroquois ne connaîtraient-ils pas le cours du St-Jean ? ... Et alors, l'abîme des Grandes Chutes ? ... N'aurait-on pas deviné son projet ? ...

Mais le signal du départ est donné. De nouveau, les canots se remplissent, les rames plus agiles, fendent les ondes avec entrain. Bientôt, le fleuve s'élargit, augmenté par des ruisseaux et des rivières qui lui viennent de chaque rive. Alignées comme pour une régates, d'un même rythme les barques s'avancent. Les Iroquois sont ivres d'une joie féroce : ils vont encore combattre, se repaître du sang des blancs, de ces chiens de chrétiens ! Que de beaux trophées, ce soir, ils suspendront à leurs ceintures ! Déjà monte à leurs oreilles, comme un chant qui les grise, la plainte de leurs victimes ! L'impatience avive leurs forces musculaires : frénétiques, l'aviron tourne, le canot vole ! ...

Mais Nipanaya est inquiète : ne va-t-on pas s'apercevoir que le courant devient de plus en plus fort ? ... Elle épie les figures : elle perçoit le bruit des chutes ; eux, n'entendent-ils donc rien ? ... Non, ils ne s'aperçoivent de rien.

Et l'on avance toujours de plus en plus rapidement. La fièvre des guerriers va croissant : ils voudraient avoir atteint déjà cette nouvelle étape de leur course. Dans l'âme de Nipanaya, la crainte et l'espérance se disputent la place : les siens seront-ils vengés ? ... Notre-Dame, ce village qu'elle aime, et ses frères abénaquis seront-ils sauvés ? ... Elle devine plutôt qu'elle n'aperçoit encore ces belles Chutes dont la musique sauvage enchantait son enfance ! Elle les connaît si bien ! Si souvent elle s'est amusée le soir à regarder les eaux bondir sur les rochers, et l'écume toute blanche rosir dans la leur du soleil couchant ...

C'est l'heure où l'astre décline ; elle l'a promis : avant la tombée du jour, on descendra à Notre-Dame. Un pli soucieux barre le front de Nikiomis : celui de Nipanaya rayonne. Elle ne craint plus maintenant ... On vient de franchir la courbe qui dérobaît la vue des Chutes : ce coude dépassé, tout canot est perdu. Trop tard ! La stupeur se peint sur tous les traits, puis la peur, puis la haine. Trop tard ! le courant est le maître : impossible de résister. L'abîme appelle les pirogues ; dans un instant, il va les engloutir ! Le rire triomphant de Nipayana s'élève au-dessus des cris. Les rameurs luttent désespérément ; mais les canots fatalement entraînés, tourbillonnent et disparaissent. Tout est fini, Nipanaya a bien vengé les siens. Elle a donné sa vie pour sa petite patrie.

Le soleil, ce soir-là, empourpra de sang l'horizon de Notre-Dame et les perles des Grandes Chutes se changèrent en rubis. Depuis, l'on dit qu'aux soirs d'orage, on entend, à travers le fracas des cataractes, des cris étouffés, des craquements de barques, et aussi quelquefois, par-dessus le sourd grondement de la masse d'eau, le rire cristallin de la belle et héroïque Nipanaya.

Yves d'HERVIEUX.

ESPÈREZ TOUJOURS.— Tout homme d'affaires devrait toujours se garder du pessimisme. Il vaut mieux espérer même si les faits et les chiffres sont contre vous. Vous ne ferez certainement jamais plus que vous croyez pouvoir faire.

Plus d'un homme semblent être nés sous un nuage sombre et condamnés au pessimisme dès leur naissance. Mais les tempéraments peuvent être changés beaucoup plus qu'on ne croit. Il est possible de développer les muscles mentaux de la volonté et de changer le doute en confiance.

Il y a des maux et des pertes réels, peu nombreux, auxquels il n'y a de remède que le temps, mais la plupart des malheurs ne valent pas une heure de notre vie. Vous ne devez pas leur accorder plus d'attention qu'à la température.

Regardez toujours en avant avec espoir — tout est là. Pensez moins à ce que vous avez perdu qu'à ce qui vous reste. Et ne regrettez jamais le passé.

Retour des Grandes Indes

CE QUE DIT LE GRAND ÉCRIVAIN FRANÇAIS HENRI POURRAT DE NOTRE LANGAGE POPULAIRE
BAS-CANADIEN A PROPOS DE *La Baie* DE DAMASE POTVIN

La Revue des Jeunes de Paris, "organe de pensée catholique et française, d'information et d'action" dans son numéro d'avril dernier, nous apporte, sous ce titre de "Retour des Grandes Indes", un long article à propos de *La Baie* "récit d'un vieux colon" de M. Damase Potvin, publié, voilà quelques mois aux Editions Edouard Garand, de Montréal. L'auteur de Gaspard des Montagnes en train de devenir célèbre à Paris encore qu'il vive modestement dans son village auvergnat d'Amber, profite de l'occasion pour faire quelques remarques du plus haut intérêt sur notre langage populaire que l'on voudrait bien, en certains milieux, assimiler à un patois et à qui, d'autre part, chez certains soi-disants critiques, on refuse le droit de figurer dans notre littérature. A ces deux sottises prétentions, Henri Pourrat donne des réponses, claires et nettes, émaillant d'une autorité des plus compétentes de la France intellectuelle d'aujourd'hui, et que l'on discernera dans les pages qui suivent :

Je ne sais si l'on expédie encore, par caravelles, des barriques de Bordeaux aux Grandes Indes. Ce voyage passait pour valoir des années de cave. Et c'est bien vrai que ce que l'on ne peut demander au temps, parfois l'espace nous le donne. L'espace et le temps ne sont peut-être au bout du compte qu'une même chose. Un fleuve comprendrait cela mieux que nous.

Notre vieille langue, avec le montant, le bouquet, que les siècles ont donné à sa sève, il nous faudrait aller la chercher dans quelques bouquins, à reliure de veau. Encore n'y trouverions-nous qu'au détour d'une page le mouvement du langage parlé et son accent populaire. Mais ce que le passé nous rendrait mal, voici qu'un lointain pays nous l'apporte, lointain, non point étranger : le Canada.

C'est une joie et une émotion, à l'ère des avions, d'entendre le langage de nos pères-grands à grande culotte de drap. M. Damase Potvin, de Québec, avait déjà donné un bon roman rustique, *le Français*, où le dialogue était d'un ton juste. Un roman vert et nourri, comme quelque érable de la Nouvelle-France. Le livre d'une centaine de pages, *La Baie*, récit d'un vieux colon canadien-français (1), qu'il publie aujourd'hui, est fait pour plaire davantage encore.

L'excellente idée qu'a eu M. Damase Potvin d'écrire un récit, sous la dictée de ce colon. "Le vieux parlait comme il avait appris et comme il avait toujours parlé, tâchant toutefois de soigner plus qu'à l'ordinaire ses mots et ses tournures de phrases..." Naturellement il se met un peu sur son beau dire ; mais il emploie le véritable langage populaire bas-canadien des comtés québécois au versant nord du Saint-Laurent. Un langage exempt des anglicismes qui l'abâtardissent aux alentours des centres industriels : non pas un patois, mais la langue rude et fraîche, aussi drue et franche que ce "foin bleu" de leur sous-bois, la langue pleine d'allant et de netteté, légère à entendre et disant bien ce qu'elle veut dire, qu'on parlait chez nous voilà quelque deux cents ans.

Tous ces mots, nous pouvons les comprendre, à la réserve de quelques-uns, trécarré, haspor, concerne, que nous devinons vite. Concerne, c'est en somme appartenance, si je ne me trompe, les terres d'une famille, ce qui la concerne et reste sous sa gouverne. Les mots locaux dans ces pages sont beaucoup plus rares qu'ils ne l'étaient dans *La Brière*, où d'ailleurs ils venaient si bien qu'ils restaient nécessaires absolument. Sans eux nous ne sommes plus et même pays.

C'est assez déplaisant, les mots étrangers, qui, sous prétexte de couleur locale, font dans un récit tache d'encre rouge. Mais lorsque ces mots sont de même race que le reste, en clef avec les phrases, ils embaument toute la page. Une poésie leur vient de ce qu'ils ont à la fois de naturel et de mystérieux.

Il y a grand profit pour l'écrivain à user d'une langue populaire, et *La Baie* le fait bien voir. D'abord c'est un ton, un sens du récit qui permet de vivre coude à coude avec les personnages et dans leur air même. Langue ne dit pas vocabulaire seulement, mais syntaxe, façon de raconter, de prendre les choses. Tout un tour d'esprit en somme.

Le vieux bonhomme raconte qu'un matin de son jeune âge, sortant de la cabane, il vit cinq vaches, non plus ses quatre, comme à l'ordinaire, qui paissaient dans la clairière la bardane et le foin bleu. Son père survint, et tua la cinquième, une femelle d'original, d'un coup de fusil. "Nous eûmes de la bonne viande pendant huit jours et, pour la garder fraîche, on en plaçait les quartiers dans une fosse que mon père avait creusée au milieu d'un ruisseau qui traversait les campes et qui était toujours rempli de belle eau courante. Quant à la peau du pauvre original, je me rappelle l'avoir vue pendant tout l'été tendue sur deux poteaux en arrière de notre cabane. Je ne sais pas ce qu'on en fit plus tard ; probablement des souliers ou des lanières de raquettes".

Comme ces particularités font plaisir, et cette façon de suivre la chose jusqu'au bout. Cela semble s'écarter du droit chemin, et rien en vérité ne nous rapproche mieux du bonhomme, ne nous fait mieux entrer dans ses préoccupations et dans son monde.

Un romancier n'inventerait jamais ces choses-là, pas plus qu'il n'inventerait ces traits, ces historiettes de l'enfance, qui ont des odeurs, à la fois vertes et étranges, de plantes nouvelles pour nous. On peut aimer surtout ces menus récits de faits sans explication qui nous réintroduisent dans le monde des âmes simples, amies des choses naturelles et mystérieuses.

Le petit avait six ans quand un missionnaire passa. Il y eut salut du Saint-Sacrement avec un beau sermo dont ces pauvres gens parlèrent le soir à la veillée, fiers de s'être entendu dire qu'ils faisaient une bonne œuvre en ouvrant des terres neuves à la civilisation française et catholique. De sorte que le petit, couché, "se confondait d'amour" pour le missionnaire, et le lendemain, sitôt debout, eut hâte de le revoir.

"Le père se promenait, en lisant son bréviaire, sur de grandes pièces de bois de pin que la marée montante avait alignées sur le sable de la grève. Il avait fait chaud toute la nuit et le matin était pesant. Les maringouins me mangeaient ; ils venaient du bois par nuées noires. Je les chassais comme je pouvais, encore que je commençais, comme les autres, à m'accoutumer à eux. Mais ce matin-là, les mouches étaient féroces comme des ours. Timidement je m'approchais du père qui ne fit pas cas de moi. Et je me mis à marcher à sa suite sur les billots. Après quelques minutes, il s'arrêta tout à coup et me demanda :

"— Mais pourquoi, petit, me suis-tu ainsi ?

"J'étais gêné et ne savais quoi répondre. Enfin, je dis :

"— Quand je marche derrière vous, père, je sens moins les maringouins."

“ Et c'était vrai. Depuis que je suivais le père sur les pièces de pin, les mouches ne me piquaient plus. Alors le missionnaire me dit :

“ — Vas t'en ; laisse-moi dire mon bréviaire ; tu ne souffriras plus des mouches.

“ J'obéis, et de toute la journée, et plusieurs jours après encore, je ne me plaignis pas des maringouins ou des brûlots, ni mon père non plus, ni ma mère, ni les autres ”.

Ainsi l'on voit ces gens se faire du prêtre l'idée même que s'en faisaient nos vieux paysans, idée plus tenace qu'on ne croit au fond des campagnes : celle d'un être qui peut “ des choses au-dessus de la nature ”. Que d'histoires à rapporter ! Les prêtres appellent l'orage et la grêle, s'ils le veulent, sur telle paroisse qui les mécontente, — et la guerre tout aussi bien ! — ou bien au contraire ils obtiennent qu'elle ne tombe pas sur leur canton. Surtout ils peuvent conjurer les incendies.

On trouvera dans *La Baie* le récit d'un incendie de forêt qui arrive comme un démon, d'un train d'enfer, et gagne le village. Tout semble perdu lorsqu'une femme voit paraître un Père Oblat venu pour faire une mission dans les postes. Elle crie aussitôt qu'il va arrêter le feu.

“ A ce moment, il soufflait une forte brise d'ouest. Le missionnaire alla jusqu'à la chapelle. Comme il y arrivait, “ le vent calmit, et, naturellement, le feu aussi. Celui-ci “ s'arrêta juste à l'endroit où se trouvait le Père qui appelait “ tous les hommes pour arroser la chapelle de seaux d'eau. “ Le feu mourut là. ”

Un récit tel que *La Baie*, véridique avec ses parties singulières, est mieux fait qu'un roman pour nous faire comprendre les esprits et sentiments de ces simples gens de notre race. Les idées qu'ils se font des choses, des hommes, des valeurs, combien il est intéressant de les trouver ici. C'est beau de voir leur imagination travailler, et tel personnage entrer dans la légende, avec tous les traits du héros populaire ; celui surtout qui domine et entraîne tous les autres : la force physique.

“ Il savait tout faire et il avait à lui seul toutes les qualités “ et tous les défauts d'un homme. Il passait pour un sorcier. “ Des fois il n'aurait pas été capable de tuer un maringouin “ qui le piquait et d'autres fois, il pouvait assassiner un “ homme qui le regardait un peu de travers... Il ne craignait rien, ni Dieu, ni diable, ni le tonnerre. Il tenait tête “ au missionnaire et pleurait devant une vieille femme qui “ lui demandait la charité pour l'amour du bon Dieu ”.

Jamais homme ne fut ni ne sera plus adroit ni plus souple que lui. On raconte qu'il sautait du haut d'un arbre dans un canot d'écorce sans faire balancer le moindrement ce canot. Bien sûr il buvait que c'était une rage et prenait des coups à tuer un bœuf. Un jour il mourut, consumé par l'alcool.

“ Il criait comme un possédé que le feu lui dévorait le “ ventre. Quand il vit que la fin allait venir, il fit ouvrir la “ fenêtre de sa chambre et regarda longuement la ligne des “ montagnes qui moutonnaient de l'autre côté du Saguenay “ et qui était couverte de ce bois si riche dont il trafiquait “ depuis tant d'années. Tout à coup, il poussa un cri horrible et son corps se tordit comme une anguille prise dans “ le coffre d'une pêche à éperlans. Il cria “ Fermez, je ne “ veux pas mourir devant les montagnes de mon pays. ” “ Puis il tomba mort sur son lit qui était une table. ”

Je n'ai pu me tenir de citer longuement. Mais on serait bien trompé si l'on prenait *La Baie* pour un roman d'aventures à la péripétie mouvementée et montée en couleurs. C'est le récit, tout uniment mené, d'une vie toute unie : ces incidents de l'enfance entrés dans l'être pour toujours, un soir où la mère de fatigue et de misère se prit à pleurer, les jeux, les coutumes, les conditions de vie, les pauvres

joies d'alors, trois jours passés dans les bois et la récolte des bleuets, et l'ours qui vint les manger de nuit et que le père abattit de deux charges de chevrotines, tous ces souvenirs encore frais dans une vieille tête naïve, de la prairie. Et puis toute une vie ; le travail de la terre, le mariage avec une femme bonne ménagère et courageuse comme un roc. Les enfants qui viennent, les vieux qui meurent. Des malheurs qui n'ont rien d'extraordinaire, mais qui frappent dur. Celui des deux garçons qui aurait pu plus tard mener la ferme, tombe dans la rivière et se noie. Sa sœur, son frère, se marient assez mal et finissent par partir, l'un pour la ville, l'autre pour les États, c'est-à-dire les États-Unis. On tombe dans les dettes, les terres ne sont plus travaillées comme il se devrait ; il faut vendre, vendre le bien laissé par les anciens. Timidement le vieil homme abandonné a essayé de remaner à lui sa fille et son garçon. Rien à faire. Le soir où il voit la fin de sa terre, le cœur lui crève et il pleure comme un enfant.

Sa femme meurt ; la solitude, l'hospice. Dans une petite vie tout le tragique étouffé de la vie. Cette espèce de platitude sans résonance dont parle D.-F. Ramuz et qui va loin. Cela simplement parce que M. Damase Potvin a su écouter son vieil homme. Comme il faut souhaiter qu'il donne d'autres récits, d'une simplicité aussi directe, d'une émotion aussi discrète, et faits ainsi pour servir à la fois la poésie et la vérité par un mariage d'inattendu et de naturel, de rudesse et de fraîcheur. Il est au bord d'une belle réussite. Il lui suffirait demain de faire deux ou trois pas en avant : dessiner un peu plus fortement la ligne, obtenir, sans s'attacher à une fidélité trop scrupuleuse, et inutile, un tissu d'un grain aussi dru, mais plus net. Bref atteindre au style sans rien perdre du naturel.

Et cette vieille langue, saine et vive, ce beau vieux monde paysan, ses sentiments et ses esprits, comme nous aimerions les retrouver avec ce bouquet qui sent encore sa sève, retour des Grande Indes. Nos amis canadiens le savent : ce qui nous revient ainsi aux couleurs de la vieille France par la France nouvelle, est bien fait pour nous passer près du cœur. Non pas seulement pour ces couleurs anciennes, mais pour un ton, là même, neuf, singuliers à eux, et pourtant nôtre, vraiment nôtre aussi. Il faut songer à cette cloche de la clairière, celle qui sonna le baptême du vieil homme ; — un baptême qu'il se rappelait fort bien, car il avait quatre ans alors ; mais il n'y avait pas de honte, à cela, dit-il, on se déplaçait et l'on n'était pas toujours rejoint par le missionnaire.

“ Tout le monde était sur pied et en dimanche. La chapelle “ n'avait pas de cloche, comme vous pouvez croire, et pour “ appeler les gens des camps à la cérémonie, on avait “ attaché par une ficelle à une grosse branche d'un merisier, “ une scie ronde en acier que celui qu'on avait nommé “ bédeau de la paroisse frappait à tours de bras avec un “ rondin de bouleau. J'ai jamais eu à entendre dans la “ suite un son aussi beau, aussi fort. S'il y avait eu du monde “ de l'autre côté de la Baie on aurait entendu, bien sûr, “ cette musique. Plus tard, quand ce son-là se faisait encore “ entendre, je me rappelle que des troupes d'oiseaux volaient “ en folie, partout au-dessus de la clairière où étaient bâtis “ nos camps ”.

Que j'aime cette cloche canadienne, la cloche toujours de nos vieilles paroisses catholiques, et celle aussi du défrièvement forestier à travers l'étendue des terres neuves.

C'est encore le bronze antique qui chante dans la scie de bûcherons suspendue devant la chapelle. Ce son plus cru, mais aussi beau, aussi fort, aussi longuement vibrant, répond de même dans les cœurs. Et sa vibration d'acier rude sous la jeunesse du soleil, qu'elle nous arrive seulement dans le vent de par-delà les mers, nous ne l'entendrons pas sans joie, ni non plus sans fierté. Henri POURRAT.

La Petite Histoire Régionale

L'ŒUVRE MÉRITOIRE DE L'ABBÉ JOS.-D. MICHAUD, CURÉ DE VAL BRILLANT.

Vivent toujours nos bonnes monographies paroissiales ! Elles sont un si intéressant complément à l'histoire générale du pays. Pour notre part, nous lisons ces histoires de paroisses et de régions avec le même intérêt que nous apportons à la lecture d'un passionnant roman. Que de petits faits historiques ignorés nous sont tout à coup révélés par ces annales paroissiales ! Mais n'empêche qu'en lisant la dernière parue de ces monographies paroissiales, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer le regret de ne pas encore nous réjouir de la collection complète des monographies de toutes les vieilles paroisses québécoises et que nous ne prenions pas des mesures pour préparer l'histoire des paroisses nouvelles ou relativement jeunes de la province, de celles qui surgissent, chaque année, ici et là ; car il ne faut pas oublier que nous continuons l'histoire et qu'il est de notre devoir, grâce aux moyens dont nous disposons, et que n'avaient pas ceux qui nous ont précédés, de la rendre plus facile à relater à ceux qui viendront. Sachons donc consigner dans chacune de nos paroisses les événements qui s'y passent, et recueillir dans les archives que nous avons, ceux qui sont du passé. Mais profitons surtout de la tradition orale, que l'on a trop dédaignée dans le passé malheureusement alors que faute des moyens dont nous gratifie présentement la Science, l'on ne pouvait recueillir sans de grands sacrifices.

Nous pourrions encore, aujourd'hui, retracer l'histoire assez complète de toutes nos vieilles paroisses dont on ne nous a encore rien appris du passé. Il s'agirait d'un simple effort. En certains endroits, l'on a même toutes les pièces prêtes à être agencées pour une monographie révélatrice de mille faits historiques inconnus ; coutumes, anecdotes historiques, traits de mœurs, légendes, types, figures, fêtes, tragédies, faits divers, etc.

Ces jours derniers, nous causions avec le curé de l'une de nos plus anciennes paroisses de la rive nord du Saint-Laurent dont on n'a pas encore imprimé l'histoire. Nous lui demandions des renseignements sur une très ancienne maison de sa paroisse et qui date de la colonie française. "Venez donc," me dit-il, "un jour, chez moi ; j'ai toute une masse de documents sur l'histoire de ma paroisse et, en particulier, sur cette vieille maison qui a été la scène de bien des choses." Et, de fait, de mémoire, il me raconta des faits, des anecdotes, des aventures qui feraient de cette vieille maison les délices d'un Henri Pourrat et, entre autres chose, une aventure qui servirait de thème à un beau livre.

Par une curieuse coïncidence, le lendemain nous apprenions que le feu venait de détruire de fond en comble cette vieille maison. — Et je relate cette coïncidence en paragraphe de ce qui était déjà écrit et de ce qui suit.

A ce propos, ne serait-ce pas trop osé de suggérer que les conseils municipaux de nos vieilles paroisses qui n'ont pas encore eu l'honneur d'être "monographiées", prissent les mesures nécessaires de payer un certain octroi à ceux qui se chargeraient de publier l'histoire de la localité. Ne serait-ce pas pour les autorités municipales en même temps qu'un devoir patriotique à remplir, un bon moyen d'annoncer "sa" paroisse, puisque nous sommes dans le siècle de la réclame et que tous, de près ou de loin, individus comme sociétés, doivent finalement sacrifier à cette dernière ?

Nous avons, sur le bout des lèvres, un exemple de ce que peut faire dans ce sens un travailleur et un homme de bonne volonté, doublé d'un patriote, en faveur de la région qu'il habite et qui est une des plus vieilles et des plus historiques du bas Saint-Laurent ; le voici.

Ceux, en effet, qu'intéresse la petite histoire applaudiront à l'œuvre si franchement méritoire de l'abbé Joseph-D. Michaud, curé de la jolie paroisse métapédienne, Val Brillant, qui vient de publier la deuxième partie de sa très intéressante monographie du "Bic" faisant ainsi l'histoire d'un siècle de vie paroissiale. Nous savons tout ce que représente d'instructif et de lecture agréable une monographie paroissiale où gens et choses furent très souvent mêlés aux grands faits de la grande histoire, et l'auteur de la monographie du Bic n'avait aucune raison de s'excuser sur la tenue de son ouvrage dans son "avis au lecteur" ; nous savons que ces monographies sont des séries de petits faits tirés de la vie religieuse et civile d'une paroisse, de documents officiels qui ne sont pas toujours d'un puissant intérêt général, de souvenirs de l'auteur, d'anecdotes locales, de légendes de la place, etc. ; et nous savons que ces petites histoires locales — voire même ces "histoires de marguilliers et de juges de paix" n'intéressent pas seulement les habitants de la localité ainsi "monographiée". Naturellement, il y en aura toujours qui préféreront la lecture des sonnets de M. José Maria de Hérédia ou même de la prose d'un Rainer Maria Rilke qui leur servira quelque chose comme ceci qui vaut pour la culture et pour l'âme canadienne mille fois mieux que les milliers de menus faits de notre petite histoire : "La rue était vide. Son vide s'ennuyait, retirait mon pas de sous mes pieds et jouait avec lui aux castagnettes de côté et d'autre de la rue comme avec un sabot" . . . C'est beau — sans calembour — peut-être, mais notre petite histoire n'est pas à dédaigner.

Et, en particulier, celle du Bic, cette si pittoresque région du bas du fleuve qui a vu fleurir, en particulier, tant de légendes et où se sont passés de menus faits historiques qui corroborent admirablement la grande histoire. La vie d'une paroisse, de prime abord, semble ne se composer que de riens, surtout si l'on vit soi-même ces derniers. On est porté à n'y attacher que fort peu d'importance. Mais avec le temps et en les regardant loin en arrière, ils deviennent des faits qu'il importe de consigner dans les archives. Voilà ce qui constitue la monographie paroissiale.

L'auteur du "Bic", à la fin de son ouvrage a eu l'heureuse idée de recueillir les légendes, les anecdotes et les profils des types de la région dont il vient d'écrire la "grande histoire" ; ce sont les "petites choses de l'histoire" du Bic et de toute la région de Rimouski. "Quelle paroisse un peu ancienne, demande l'auteur, n'a pas sa légende ? Peut-être n'ont-elles pas franchi les limites resserrées de l'humble campagne, sise à l'ombre du clocher paroissial ; mais c'est en les racontant que beaucoup de mères endorment leurs petits, que les vieillards charment la monotonie des longues soirées d'hiver."

Les conteurs provinciaux de France, — qui sont fort à la mode aujourd'hui, même à Paris, — Henri Pourrat en tête — feraient leurs délices de maintes petites histoires de l'abbé Michaud. Ainsi, dans "A la Belle-Bergère" de Henri Pourrat, il y a toutes sortes de choses qui ressemblent à ces histoires de revenants, au bureau de poste de "Monsieur Johny", aux coffres-forts du Cap-à-l'Original, au Château des Abîmes, aux "empreintes du Cap Enragé", à la "nuit du jugement dernier", au "roman de Maud Ogilvy",

Bref, avant de lire l'ouvrage de l'abbé Michaud que nous connaissons-nous de toute cette belle région du bas du fleuve ? Absolument rien. Maintenant, nous savons tout : du haut fait historique au petit rien local. C'est beaucoup. D. POTVIN.

LES LÉGENDES DU SAINT-LAURENT

LA CHASSE-GALERIE



Aux chantiers, l'hiver, l'une des plus curieuses superstitions qui alimentent les récits, est celle de la chasse-galerie où Satan et les canots d'écorce jouent un rôle plein de mystère.

On évalue à plus de quarante mille le nombre des hommes qui s'enfoncent chaque hiver dans les forêts canadiennes, pour y faire "chantier" au compte de quelque "compagnée" ou "jobbeur" de bois. C'est un rude travail qui demande évidemment plus de muscles que de science, et il était fatal que bien des récits légendaires prissent naissance dans ce milieu favorable aux essors d'imagination. Un écrivain canadien renommé, le poète Louis Fréchette, a utilisé dans un de ses contes la légende de la "chasse-galerie" qui avait cours autrefois dans toute la campagne canadienne. Il s'agit d'un canot ordinaire, en écorce de bouleau, qu'une intervention diabolique dument sollicitée peut enlever dans les airs et en faire un véhicule rapide comme la pensée. Quelque chose comme le tapis magique des contes des *Mille et une nuits*. Il suffit de se procurer tout d'abord une bouteille de rhum "qu'a été remplie à "mênuït", le jour des Morts, de la main gauche, par un homme la tête en bas." Rien de plus simple comme on voit. Il n'y a plus qu'à prononcer une certaine formule, à ne point porter de scapulaire ni de médaille bénite ou de chapelet, et à bien prendre garde, au long de la course, d'éviter les clochers d'église. On peut ainsi franchir des milliers de milles en un clin d'œil et s'imaginer facile-

ment que cette course de vertige n'est pas sans provoquer dans les airs une sorte de grondement qui fait frémir les bonnes âmes.

Figurez-vous donc les six hommes réunis dans un canot, une veille de Noël au chantier, dans les grands bois, pendant le sommeil des autres. "Titange", chef de l'expédition et chenapan avéré, prononce les mots cabalistiques : "*Satan, roi des enfers, enlève-moi dans les airs ! Par la vertu de Belzébuth, mene-nous dret au but !*" Paroles irrésistibles pourtant, mais voilà, l'un des conjurés avait eu le temps d'épingler une médaille de la Vierge à la "pince" du canot, et celui-ci, comme on dirait, ne voulait plus rien savoir. D'où colère rageuse de "Titange", le mauvais gars, qui jurant et sacrant, empoigne sa hache et se rue sur l'innocente embarcation. Mais il avait compté sans la médaille, et à peine la hache eut-elle atteint la pince qu'elle lui échappa des mains et le blessa au poignet.

"Une couple d'années après ça, raconte Jos. Violon, en passant aux Forges du Saint-Maurice, j'aperçus, accroupi sur le perron de la chapelle, un pauvre quêteux qui avait le poignet tout crochi, et qui tendait la main avec des doigts tout racotillés... Je reconnus Titange à Campette..." Évidemment, il y a quelque danger à courir la chasse-galerie, même en prenant toutes les précautions requises, y compris une bouteille de rhum... ou deux.

R. C.

“LE CANADA”

Édition Allemande, Ernst Wasmuth, Berlin.) par Louis HAMILTON

Les amis du *Terroir* se souviennent sans doute de ce professeur d'université à Berlin, qui, il y a quelques mois sollicitait son admission comme membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres et, s'inscrivait comme abonné. Nous leur avions parlé de M. Louis Hamilton.

Monsieur Louis Hamilton vient de nous adresser, à titre gracieux, un splendide volume dont il est l'auteur, intitulé tout simplement *Le Canada* mais d'une teneur somptueuse. Il a la forme d'un magnifique album de grand luxe, contient plus de trois cents pages de papier glacé teinte ivoire, dont deux cent quatre-vingt-huit planches en couleur sépia, avec légende en quatre langues, en anglais, en allemand, en français et en espagnol. Les illustrations, d'au-delà de huit par six pouces en dimensions, représentent des scènes pittoresques de chacune des neuf provinces et chaque province y a sa large part. La première de l'imposante série reproduit une scène intitulée : *Le Rocher Percé* (province de Québec) et la dernière : *Les Totems* (Kitwanga, Colombie Britannique).

Mais ce qu'il y a de plus singulièrement charmant, c'est l'introduction d'allure magistrale, à la fois historique, géographique et économique, longue d'une vingtaine de vastes pages et exclusivement en français.

Nous ne pouvons résister au plaisir d'en extraire la première page parce qu'en peu de mots elle donne nettement la synthèse de notre situation particulière tout en soulignant avec un tact diplomatique, quelques vraisemblables raisons, que la célébration de la St-Jean-Baptiste ne nous a jamais révélées, de notre lente évolution dans la conquête de la force économique et de nos grandes saignées périodiques aux flancs de notre entité nationale.

INTRODUCTION

“ Il n'y a pas bien longtemps — et dans certains pays, c'est encore le cas aujourd'hui, — le nom de Canada évoquait l'idée de glaces et de neiges. C'est en partie sans doute la faute des poètes si le Canada a pu passer, aux yeux du monde, pour une région froide et inhabitable. Ainsi l'a représenté Seume dans son poème *Le Sauvage* où des générations d'Allemands ont puisé leur connaissance du pays ; Voltaire a donné de la “ Nouvelle France ” cette définition dédaigneuse : “ quelques arpents de neige ”, qui a peut-être beaucoup contribué à consoler la France d'avoir perdu cette colonie ; Kipling a baptisé le Dominion du nom de “ Our Lady of the Snows ”, expression qui, toute poétique qu'elle soit, n'a pas été trop bien accueillie par les Canadiens. Ils auraient préféré : “ Our Lady of the Lakes ”. Un soi-disant philologue a été jusqu'à prétendre que le nom de Canada dérivait de l'Espagnol “ acanada ”, ce qui signifie : “ ici, il n'y a rien ” ! En réalité, le mot est indien et veut dire “ village ” ou “ groupe de cabanes ”.

Quoiqu'il en soit de ces légendes, ce n'est qu tardivement que le Canada s'est développé et a pris rang parmi les nations modernes. Dès le commencement, les États-Unis ont rejeté dans l'ombre leur voisin. La méticuleuse tutelle et la réglementation excessive dont eurent à souffrir les colonies espagnoles en Amérique devaient

finir par les détacher de la mère-patrie. Les mêmes causes devaient perdre le Canada à la France, qui le privait de tout moyen de rivaliser avec l'esprit d'entreprise anglo-américain. Le pays resta stationnaire par suite du système patriarcal adopté par le gouvernement français, système qui empêchait tout progrès en accordant des monopoles de commerce et en interdisant l'immigration des huguenots : ces derniers auraient probablement fait pour le Canada ce que les puritains firent pour les États de la Nouvelle-Angleterre. Sans cette politique, le Canada formerait peut-être aujourd'hui, au delà de l'Atlantique, un grand empire français.

Les colonies anglaises devinrent le refuge de tous ceux qui avaient à souffrir de persécutions religieuses ou politiques. Ces colonies prospéraient tandis que de l'autre côté de la frontière, le Canada mourait de faim. Sa population se composait principalement de prêtres, de religieux, de missionnaires jésuites, de militaires et de marchands de fourrures.

Lorsque, en 1763, le Canada passa aux mains des Anglais, il était à peu près ruiné et n'avait qu'environ 65,000 habitants. En revanche les États-Unis en comptaient trois millions quand vingt ans plus tard, ils se séparèrent de l'Angleterre. Ils avaient pris ainsi, dès le début, une avance telle que le Canada ne put songer à les rattraper.

“ Ce n'est que vers le milieu du siècle passé que le Canada commença de se réveiller de sa torpeur.

L'“ Act of Union ” (1841) qui donna un gouvernement responsable aux provinces de Québec et d'Ontario ; l'organisation en Confédération (1867) ; l'établissement de lignes de navigation et l'achèvement du Canadian Pacific Railway (1885) exercèrent sur le développement de la vie nationale et économique du pays une influence décisive, que favorisa la pénurie toujours croissante de bonnes terres dans l'Ouest des États-Unis. La participation du Canada à la Grande Guerre l'a placé sur le pied d'égalité avec la Grande Bretagne qui, actuellement, n'est plus dans l'Empire que *primus inter pares*.”

A l'auteur de cet ouvrage si bien charpenté où dans quelques pages écrites à longue distance la physionomie canadienne est représentée avec tant de justesse et d'élégance nous adressons nos compliments. Quiconque veut se donner la peine de consacrer une heure pour faire la connaissance du Canada trouve dans ce volume toutes les caractéristiques essentielles de cette individualité captivante de l'Amérique septentrionale et que différents vieux pays d'Europe regardent peut-être avec regret, d'autres avec mélancolie, mais tous avec un vif intérêt, si ce n'est pas avec convoitise, et nous remercions ce berlinois distingué, Monsieur Hamilton, d'avoir honoré le Canada de ses hautes attentions.

G. DE BEAUCY.

"LE CARILLON"

Magazine théâtral, musical et littéraire illustré, organe de la Bonne Chanson

Nous avons sous les yeux ce premier numéro mai-juin 1926 (vol. I, N° 1) de ce nouveau magazine d'allure vivante et gaie, *Le Carillon*, publié à Montréal avec la collaboration de poètes chansonniers, artistes et musiciens, sous la direction de Charles Marchand, chanteur du terroir.

Le sommaire comporte ce qui suit :

NOS CHANSONS. Maurice Morisset et Hector Latour, *Les chauves... sourient* ; R. C. Larivière, cs. v. *Au bois du rossignolet* ; Albéric Bourgeois, *Barbe bleu de Toronto* ; G. Choquet de Broca, *Le pain est diminué*. Piano. Arthur L. Brown, *Valsette*.

TEXTE ET POESIE. Maurice Morisset, *La boîte à surprise* ; Jean Carmineau, *L'art du maquillage* ; Folklore, *Les Bossus*, (conte) ; Jean Narrache, *Les deux orphelines* ; Robert Choquette, *Les fiançailles* ; Jules Tremblay, *Prière laurentienne* ; Jean Riddez, *Propos sur le chant*.

Et ce qui ne manque pas de compléter l'attrait de ce sommaire, c'est cette jolie page illustrée qui groupe des scènes paysagistes prises *En errant j'ai vu...* de nos campagnes souriantes, ce qui démontre que le directeur du *Carillon* est non seulement un artiste chanteur mais aussi un artiste photographe.

M. Maurice Morisset, rédacteur du *Carillon*, dans un premier article intitulé : "Notre But," communique que le programme de la revue est :

"De faire mieux comprendre le Beau et de faire mieux aimer le Bien. Non pas que nous voulions nous ériger comme les seuls défenseurs et les uniques propagandistes de la Bonne Chanson mais nous désirons fidèlement servir une cause qui nous est chère entre toutes : celle de donner à la foule qui chante et veut chanter les meilleures et les plus élégantes chansons du répertoire ancien et moderne. Assurément, la tâche est lourde, mais elle ne semble pas demeurée à la sincérité de notre mutuel dévouement.

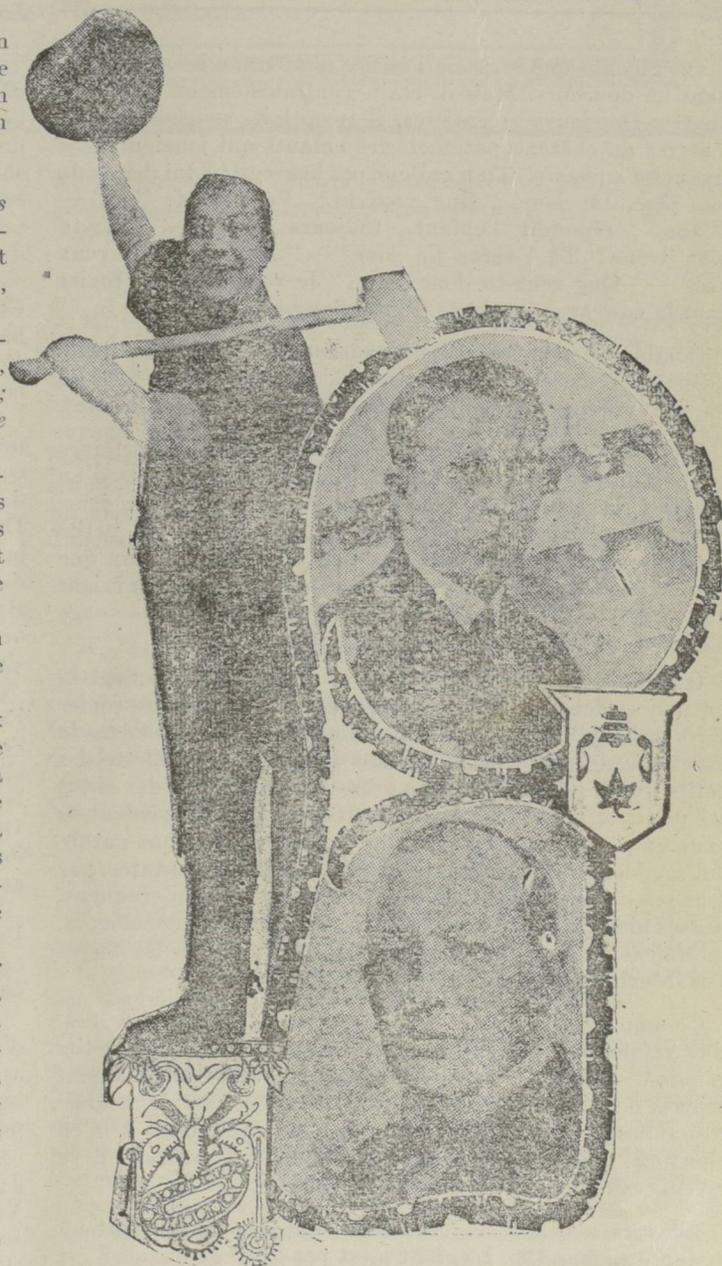
"C'est donc affirmer que, en outre de vouloir entretenir chez le peuple canadien-français et franco-américain la robuste gaieté que lui ont léguée les ancêtres, *Le Carillon* aura pour mission et pour but de répandre la chanson honnête, celle que l'on peut chanter en famille au coin du feu ; celle que l'on peut joyeusement fredonner à l'atelier ; celle qui peut pénétrer sans crainte dans nos pensionnats de jeunes filles et de jeunes gens.

"Oh ! nous entendons bien d'ici fuser quelques faciles ricanements à la candide expression de notre programme. "Hélas ! encore une espèce de Bulletin paroissial, encore une revue sainte nitouche et expurgée", s'exclameront certains champions du couplet graveleux et ordurier.

"D'avance, chers lecteurs, nous permettons à ces piètres archers de vider leur carquois. Ce ne seront pas certes les souteneurs de la platitude et de la grivoiserie qui nous ferons dévier du chemin que nous nous sommes tracé. *Le Carillon* marchera vers un autre idéal que celui de salir et de prostituer. Chacun son goût et tant pis pour ceux que l'érotisme obsède !...

"*Le Carillon* s'efforcera d'être une revue bien vivante, avec du souffle, des nerfs, du sang nouveau et du tempérament. Une revue où les bonnes et belles chansons des deux Frances, l'ancienne et la nouvelle, entremêleront leurs mélodies et leurs accents ? Une revue alerte, courageuse et propre où la chanson n'aura pas besoin de hoqueter pour se faire applaudir. En un mot une revue à la Bayard sans peur et sans reproche. . .

"Carillon, voici ton heure ! Fais résonner tes cloches ! Sème tes meilleurs airs aux quatre coins du ciel bleu !



Les trois premiers "Sonneurs" du Carillon-Marchand. A gauche debout : Charles Marchand, artiste-chanteur ; au premier médaillon : Oscar O'Brien, pianiste-compositeur ; au second : Maurice Morisset, poète-chansonnier.

"Parle à tous le divin langage de la joie, du travail et de l'amour !

"Fais flotter dans l'espace les chansons nobles, dignes, rieuses, spirituelles et enthousiastes !

"Que partent de ton beffroi les rythmes tendres, mélodieux, prenants et vainqueurs !"

Le Terroir, un aîné dans la carrière, puisqu'il est un vigoureux adolescent de sept ans, souhaite à son frère nouveau-né, *Le Carillon*, une affectueuse bienvenue. Les relations intimes que crée un même foyer d'inspiration, font naître des salutations toute cordiales, des sympathies spontanées et des vœux sincères de succès.

Vive le *Carillon* du *Terroir* !

G. DE BEAUCY.

O Mères, réfléchissez !

On raconte que le jeune héritier d'un trône ne vivait que dans les douceurs. Mais il était continuellement triste et abattu. Des journées entières, il regardait, songeur, par les fenêtres du château paternel, des enfants qui jouaient dans les rues d'en bas : " Tu n'es donc pas heureux ? " lui demanda son père, un jour. " Que veux-tu ? Veux-tu de l'or. " — " Non ", répondit l'enfant, toujours pensif. — " Veux-tu mon trône ? Tu l'auras un jour. " — " Non, je n'en veux pas. " — " Que veux-tu donc ? " — " Je veux aller me rouler dans la vase avec les petits nègres d'en bas. . . "

Combien, pourrions-nous remarquer, durant la belle saison, de ces petits malheureux qui, sans être fils ou filles de roi, sont enfants martyrs de cages dorées et de mères linottes.

En effet, tout le monde a remarqué combien certaines mères s'entendent mal à faire bénéficier leurs enfants d'un séjour à la campagne. Nous avons observé, l'autre jour, dans une place d'eau tout près de Québec, de ces petits malheureux, nous dirions de ces pauvres petits oiseaux que l'on avait tout simplement changé de cages, qui avaient quitté une cage dorée de la Grande Allée pour la cage d'osier d'une villégiature. Pauvres petits !

Quand ils sont rendus dans leur villégiature, veulent-ils un peu se détendre les nerfs, prendre leurs ébats, se rouler sur l'herbe, plonger dans l'eau, enfoncer leurs jambes dans la vase rafraîchissante, pénétrer dans le bois à la cueillette des petits fruits, grimper dans les arbres à la recherche des nids ; ces petits affamés d'air et de liberté, en un mot, veulent-ils jouir un peu de l'espace ensoleillé et aéré, de la bonne nature qui semble les appeler par toutes ses feuilles bruisantes, par tous ses brins d'herbe, par tous ses bourgeons qui craquent, par ses nids gazouillants, ses chants, ses parfums, ses couleurs, sa fraîcheur, ses souffles vivifiants. . . voilà que les mères s'effarouchent et s'affolent.

Comme elles le font à la ville contre le bitume des rues, elles voudraient, dans la liberté des champs, tenir leurs petits guindés, astiqués, pommadés, pomponnés, constamment peignés de frais. Si le petit tente le moindre pas de course, ce sont des cris d'effroi, des craintes, des inquiétudes à n'en plus finir. C'est sûr, cet enfant va abîmer son attirail ; il va revenir essoufflé, mouillé, abîmé, égratigné. . .

Elles ne songent pas, ces mères, que ces fugues sont un besoin du jeune âge. L'enfant n'est pas heureux quand il est empesé, engourdi, serré dans des vêtements à la mode, quand on le force à ne respirer que l'air chargé de l'intérieur des villas où la brise plus ou moins pure de la véranda. Il n'est pas mauvais, pendant l'été et, surtout, quand on a les moyens de se payer une villégiature dans une plage à la mode, que l'enfant perde au grand vent et au soleil son beau teint de poupée de cire. Mais à quoi lui servira de n'avoir que changé de cage ? . . .

Heureusement, nous ne pouvons mentionner, sur ce chapitre, que quelques exceptions ; nous voudrions cependant qu'il n'y en eût pas. En général, dans nos places d'eau, on laisse à nos petits villégiateurs toute la liberté nécessaire et même, quelquefois, on les laisse abuser ; mais on ne remarque, là aussi, que quelques exceptions.

D. POTVIN.

Les Parcs Québécois

La population de Québec n'est pas, à la vérité, absolument gâtée par le nombre des parcs de la cité ; et c'est pourquoi l'édilité devrait être soucieuse davantage de l'entretien de ceux que nous avons le bonheur de posséder, encore qu'ils sont d'une façon générale d'une tenue assez propre. Mais comme on peut les compter sur les doigts d'une main, nous voudrions qu'ils soient tous des modèles de propreté et d'élégance.

Il est vrai que nous avons l'heur de posséder le Parc des Champs de Bataille Nationaux, le roi de nos parcs, qui est, hâtons-nous de le dire, entretenu avec un soin jaloux par la Commission fédérale qui le régit. Que n'en est-il ainsi de tous les autres parcs québécois !

Prenons le petit Parc Montmorency, grand comme un mouchoir de poche. Il serait si facile d'en faire comme une corbeille de fleurs qui se balancerait gracieusement au-dessus de la Côte de la Montagne ; et dans quel joli encadrement ! De deux côtés, le Palais cardinalice et ses propres abords ; la Place de l'imposant Monument Laval, l'Hôtel des Postes ; des deux autres, l'abîme où grouille, en bas, une partie de la Basse-Ville. C'est à peine si le gazon est entretenu et des beaux ormes qui s'y étalent plusieurs vont faire crouler en s'abattant bientôt la statue de Sir Georges-Étienne Cartier.

Plus haut, aux abords du Château Frontenac, il y a le Parc de la Terrasse. Il est merveilleusement ombragé ; on l'appelle aussi le Jardin du Fort ; un gazon à demi-peîé, des allées salies de paperasses, des bancs croulants et défraîchis. Il est vrai que les amoureux dont ce petit parc est le rendez-vous, notamment par les soirs de concerts sur la Terrasse, ont d'autres soucis que celui de la propreté des allées et du gazon. Que le Monument Wolfe-Montcalm protège ce parc !

Le long de la Grande Allée nous rencontrons le minuscule Parc Lansdowne où l'on voit le gracieux monument Montcalm. C'est presque une petite cour ombragée d'une résidence cossue ; ce pourrait être un joli parterre.

Il y a à la Haute-Ville d'autres petits coins qui s'efforcent d'être ombreux et de mériter le nom de parcs grâce à quelques arbres qui poussent là au petit bonheur ; encore si les quelques bancs que l'on y voit étaient toujours frais badigeonnés, l'on pourrait parler de parc. . .

Mais le plus délabré de nos parcs, le plus spacieux pourtant à part celui du Parc des Champs de Bataille, est le Parc Victoria, le seul à bien dire de toute la partie basse de la ville. Les érables qui l'ombragent sont superbes, c'est vrai. La statue de la reine Victoria qui se dresse au milieu, a bonne mine, c'est encore vrai, — à part les inscriptions du socle qui sont illisibles. — Mais, en face, les quais de la rivière Saint-Charles tombent en ruines ; les allées sont boueuses, le gazon est tondu, les massifs de floriculture très maigres ornés seulement, au plus fort de la belle saison, de l'éternel géranium, la " fleur des taudis ". Les arbustes sont rachitiques, taillés quand y pense ; et l'on n'y pense pas souvent. Près de la " Bâtisse du Gardien ", quelques petits amusements mécaniques pour enfants qui grincent à cause de la rouille, quand ils fonctionnent ; et il y a tout près un prétendu établissement de bains qui a l'air plutôt d'un vieux hangar à bois de chauffage.

Mais il y a, un peu plus loin, le Parc de l'Exposition Provinciale, où la Commission montre plus de soucis. Les quinconces y sont magnifiques, quoique tout jeunes, le gazon frais et les massifs floricoles de bon goût.

D. POTVIN.

CHEZ NOS MEMBRES

ET CHEZ LES AMIS DU "TERROIR"

"La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper des Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres."

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale (1907), de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en octobre 1917, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard, avec un effectif de quelques vingt-cinq membres, son existence civile.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

* * *

Nous faisons avec empressement dans un journal d'Agriculture, à l'occasion du retour de l'hon. M. J.-Ed. Caron, ministre provincial de l'Agriculture, la cueillette suivante :

"IL EST REVENU.— L'honorable Caron est revenu d'un court séjour en France et en Belgique. Il a fait un beau et profitable voyage. Sa santé s'en trouve améliorée. J'ai eu l'avantage de causer assez longuement avec lui et il faudrait des pages entières de ce journal pour résumer les impressions très personnelles qu'il a emportées de là-bas. Encore n'y retrouverait-on pas cette chaleur et cette originalité qui donnent tant de vie à tout ce qu'il dit.

"A ceux de son entourage immédiat, il a fait l'impression d'un homme qui est revenu encore plus canadien-français qu'avant son départ,— s'il est possible,— d'un homme qui aime encore plus sa province et qui a puisé là-bas des raisons supplémentaires d'en être fier. Il a sûrement fait bois d'une foule de choses instructives, mais j'imagine qu'il ne restera pas davantage muet devant ceux qui crient à tout propos que nous sommes des arriérés. . . Cela nous change du grand nombre de ceux qui reviennent en haussant les épaules sur nous.

"Deux nouvelles décorations étrangères de haut ton viennent de lui être décernées : le ruban de l'Ordre royal de la Couronne Belge et la rosette de Chevalier de la Légion d'Honneur de France.

"Ces hommages successifs couronnent le soir d'une grande carrière. Ce beau soir, nous souhaitons qu'il ait un long et radieux crépuscule. . ."

* * *

L'honneur est souvent personnifié, dit-on, par les poètes et les orateurs. En tout cas, voici ce que M. Armand Létourneau affirme dans ses "éditoriales" du *Journal d'Agriculture*, sur le compte du président actuel de la Société des Arts, Sciences et Lettres :

"M. A. Désilets, a été l'objet d'un "décorage" en règle, Le gouvernement belge lui a décerné une médaille de Mérite Agricole et le gouvernement français a attaché à son revers

le ruban violet des officiers d'académie. Une société de poètes québécois vient par ailleurs de l'élire président.

Bravo, Monsieur !"

* * *

M. Ivan Vallée, I.C., ingénieur en chef et directeur des chemins de fer, etc., au ministère provincial des Travaux publics, vice-président senior de la Société des Arts, Sciences et Lettres, est l'un de ceux qui ont entrepris le 3 juillet le voyage à travers le Canada de l'Université de Montréal. Notre excellent ami, avec son sens d'observation si pénétrant, a dû certainement trouver abondance de sujets hardis et pour lui surtout captivants d'intérêt dans le réseau des Montagnes Rocheuses du Pacifique Canadien !

* * *

M. Jean Thomas, directeur de l'Institut Thomas, a entrepris, par l'intermédiaire du quotidien anglais de Québec, le *Chronicle-Telegraph*, d'enseigner le français à nos compatriotes de langue anglaise. La méthode adoptée vaut bien que les "élèves" s'y passionnent tout autant que pour les "mots croisés" dont la vogue a duré l'espace d'un orage. Nous souhaitons persistance et succès !

* * *

M. Henri Gagnon, directeur-gérant du *Soleil*, a fait il y a quelque temps une conférence devant le Cercle des Voyageurs de Commerce. Il a présenté une synthèse de ce qu'est le quotidien d'aujourd'hui à comparer avec celui d'autrefois.

"La fonction du journal", a dit entr'autres choses le conférencier, M. Gagnon, "est, avant tout, de propager la vérité, de répandre ce qui est, tout ce qui est. Il en découlera toujours une utile leçon du moment que cette diffusion se fera avec un minimum de discernement parmi des êtres doués, aussi, de discernement. La vérité, souvent, ressort des contradictions ; la leçon morale, des crimes, des accidents, des jugements. Il n'y a que les bornés ou les inavertis à qui les meilleures choses font tort, sans parler des choses indifférentes. Plus donc l'information sera complète, mieux nous remplirons notre mission. L'important, c'est que nous soyons équitables en exposant exactement les faits. C'est tout ce que l'on demande au témoin en cour ; dire tout ce qu'il sait. Cela suffit au juge à apprécier. Le magistrat apprécie en se basant sur le code ; le commun des lecteurs le fait en se servant des préceptes du droit naturel."

* * *

M. J.-Arthur Marier, président de la Corporation de l'École Technique de Québec, a présidé le 19 juin à la collation des diplômes et à la distribution des prix aux élèves, dans la jolie salle des promotions de cette institution. Dix élèves finissants ont obtenu leurs diplômes. Après cette cérémonie qui s'est déroulée devant une belle assistance, on fit la visite des ateliers, des laboratoires et des musées. . .

**DOCTEUR
GEORGES
ST-AMAND
UROLOGISTE**

DES HOPITAUX DE PARIS,
LYON ET BERCK



Voies urinaires, maladies
des reins, vessie, prostate
Maladies de la peau, trai-
tements électriques, Elec-
trothérapie, Physiothéra-
pie, Médecine générale.



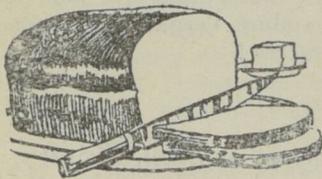
Clinique privée :

120 rue St-Joseph
Téléphone, 2-8223



CONSULTATIONS:

9 heures à 10 heures a. m.
3 heures à 5 heures p. m.
7 heures à 8 heures p. m.



**Notre fine pâtisserie
est l'excellence
même !**

La fabrication de no-
délicieux gâteaux et de no-
tre bon pain frais est sans
égale, tant au point de vue
propreté que qualité. Leur
popularité toujours crois-
sante est la preuve de
leur excellence.

*Pains ordinaires, aux
Raisins et au Lait.
Petits Pains.*

*Gâteaux spéciaux pour
Noces, Réceptions,
Banquets, etc.*

"La Boulangerie Modèle"
T. HETHRINGTON
Limitée

364, St-Jean, - Québec.
TÉL. 2-6636

S'est-on rendu jusqu'au "remisage" des spécimens d'histoire naturelle afin d'inspirer une pensée libératrice en faveur de ces imposants "sujets" dont on semble avoir peur puisqu'on les enfouit, au nom de Sa Majesté, dans des oubliettes ?

* * *

Nous lisons dans le carnet de la rédaction du *Journal d'Agriculture*, numéro de juillet, sous le titre : "Trois nouvelles revues agricoles", ce qui suit :

"Il nous est agréable de présenter à nos lecteurs ce mois-ci trois nouvelles revues agricoles qui ont vu le jour tout dernièrement et qui nous paraissent pleines de promesses..."

Puis on salue, avec quelques détails, l'apparition de *La Revue de l'Institut agricole d'Oka*, de *La Revue des Eleveurs* et *L'Information de l'Eleveur*. Trois jumelles, quoi !

Voilà qui n'est pas banal et en voilà des aides au *Bulletin de la Ferme*, au *Bulletin des Agriculteurs*, à *L'Abeille*, à *La Bonne Fermière*, et au *Journal d'Agriculture*, etc. A cette allure va-t-il y en avoir des savantes plumes qui vont enseigner aux cultivateurs comment faire de l'élevage !

Nous nous étonnons qu'il ne surgisse pas de cette pléthore une revue qui se préoccuperait exclusivement de ces éleveurs qui en valent bien d'autres et qu'on appelle les "pères de famille" !

* * *



On nous permettra d'applaudir aux succès récents d'un des collaborateurs du *Terroir*, M. Jean-Paul Lessard, qui au cours de l'hiver dernier, comme un geste à la Flambeau dans "L'Aiglon", faisait "du luxe", à titre d'élégante digression à ses études du droit dans lesquelles il était plongé, en donnant une conférence si hautement appréciée sur la jeune poésie canadienne.

Notre brillant ami à qui la belle culture littéraire vaut tout au moins un fort joli panache, a décroché avec distinction, au cours de juin, ses degrés universitaires pour la licence en droit et haut la main, devant le Barreau en juillet, son titre d'avocat.

C'est le droit, science du prétoire, humaine et positive, qui entre sur les ailes de la poésie au temple divin de la Justice.

Au nouveau chevalier du code comme à ce nouveau disciple de la procédure, sous l'égide de Thémis, à notre collaborateur si justement estimé, nous formulons avec assurance nos vœux de carrière utile et féconde !

M. Jean-Paul Lessard, est le fils de M. le Dr Alphonse Lessard, directeur du service provincial d'hygiène et de Madame Alfréda Morisset-Lessard, fille de feu le Dr Alfred Morisset, de Sainte-Hénédiène, Dorchester. M. LE DOYEN

DR ED. SAMSON

CHIRURGIEN-ORTHOPÉDISTE

Spécialité: Chirurgie osseuse, fractures, luxations, toutes difformités provenant de naissance, de paralysie infantile, rachitisme, etc.

HEURES DE CONSULTATION: 2 à 4 P.-M. TEL. 2-1291

BUREAU; 52, ST-LOUIS - QUEBEC

**QUE LA
LUMIÈRE
SOIT !**

toute installa-
tion électrique, petite
ou grande, nous pou-
vons vous donner sa-
tisfaction.

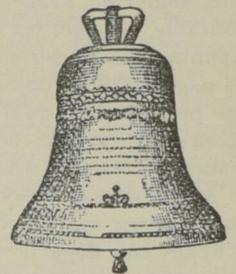
Demandez - nous
de soumission-
ner. C'est dans
votre intérêt. . .

**GOULET &
BELANGER Ltée**

Experts électriciens
Licenciés

**190, RICHARDSON
QUEBEC**

Tél. 2-4623



Maison fondée en 1894

C. Emile Morissette
LIMITÉE

ENTREPRENEURS - GENE-
RAUX, FONDEURS ET
IMPORTATEURS
DE CLOCHES.

236 rue Latourelle
QUEBEC.

Fabricants d'ameuble-
ments d'Eglise et
menuiserie
de tout genre.

Plans et devis sur de-
mande, pour tout
genre d'ouvrage.

Téléphones:
5023-6971 2-3452-M

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Les Croisières du Pacifique Canadten

Les albums de grand luxe que le Pacifique Canadien publie depuis quelques années, pour annoncer ses croisières d'hiver, provoquent, toujours parmi les connaisseurs, un concert d'élogieuses appréciations, tant est soignée et de bon goût la toilette artistique de ces admirables publications. Mais il semble cette année que la Compagnie se soit surpassée avec son album traitant des prochaines croisières autour du monde et de la Méditerranée. Jamais, croyons-nous, une organisation de transport n'a encore distribué dans un but de réclame, un travail d'une aussi grande valeur artistique et d'une telle recherche typographique. C'est un véritable chef-d'œuvre digne d'une place d'honneur dans la bibliothèque de toute personne de goût.

De même forme que les précédents, cet album comporte en outre des textes descriptifs sur les pays visités par ceux qui entreprendront l'une ou l'autre de ces croisières, des scènes ou des portraits en couleurs de types de chacun de ces pays. Les sujets ont été vigoureusement brossés à pleines pages par l'excellent artiste américain Henrico Logan.

C'est ainsi qu'en feuilletant, l'on voit défiler un vigneron des Iles Madère, une danseuse algérienne, un fleuriste napolitain, un chanteur vénitien, un marchand de fruits de Constantinople, un groupe de paysans égyptiens, un hindou au turban multicolore, un éléphant tout caparaçonné de brocart doré et portant sur son dos des princes singalais, une javanaise, une fille des Iles Philippines, un vieux marchand manchou, une " geisha " japonaise vêtue d'un kimono de couleurs vives, une hawaïenne au teint bruni, une créole, etc.

La couverture porte la pièce de résistance ; c'est un groupe où, dominé par un éléphant gigantesque, se mêlent, dans un coloris d'une richesse inouïe, tous les types des pays qui figurent dans les itinéraires des croisières que feront l'hiver prochain, l'*Empress of France* pour la Méditerranée et l'*Empress of Scotland* pour le tour du monde.

Cet album, qui porte le titre Canadian Pacific Cruises 1926-1927, a évidemment été publié à grands frais ; aussi n'est-il distribué, par les agents du Pacifique Canadien, qu'à ceux qui peuvent être intéressés à entreprendre l'une ou l'autre de ces superbes croisières. C'est une œuvre d'art qui mérite, à ceux qui en ont dirigé la publication, les plus vives félicitations.

R. C.

LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUEBEC.

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

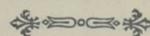
Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ÉCOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'École des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'École des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

La Crédit Canada, Limitée

Au cours des seize ans de son existence, le Crédit-Canada Limitée, dont le bureau-chef est à Montréal, mais avec une succursale importante sous la gérance vigoureuse et énergique de M. J.-A. Tremblay, a accompli des œuvres dont il est fier à juste titre, — œuvres qui ont eu un effet bienfaisant et pour la province de Québec et pour le Canada tout entier et qui ont contribué magnifiquement à la prospérité de la province de Québec. Au cours des dernières années, cette maison de banque a tout spécialement travaillé à faire disparaître la concurrence qui était sur le point d'étrangler l'Industrie de l'Amiante et de ruiner 20,000 personnes. Comme conclusion heureuse de plusieurs années de travail, cet important problème est maintenant réglé, grâce à la formation d'une vaste organisation canadienne qui contrôle plus de 85% de la production mondiale de l'amiante. L'industrie est maintenant solidement établie sur une base profitable. Le Crédit-Canada Limitée a aussi pris une part active à la finance qui a rendu possible l'établissement des entreprises suivantes : *Ciment National, Hôtel Mont-Foyal*, (Montréal), *King Edward Hotel*, (Toronto), *l'Admiral Beatty Hotel*, (Saint-Jean, N. B.). Toutes donnent maintenant du travail à des milliers de personnes. Par ailleurs, sur la rive sud, la *South Shore Light, Heat & Power Co.*, Limited, qui fournit l'énergie électrique à plusieurs villes importantes de la région sud de Montréal, telles que St-Lambert, Montréal-sud, Longueuil, Chambly, Contrecoeur, Verchères, a aussi été financée par le Crédit-Canada Limitée, et est actuellement en train de prolonger ses lignes de transmission dans les comtés de Yamaska, de Richelieu et de Drummond. Elle fournira la lumière, la chaleur et la force motrice à toutes les municipalités le long de la ligne. Nos lecteurs ont sans doute remarqué que la maison Crédit-Canada, Limitée, a annoncé pendant quelque temps dans le *Terroir* une importante émission d'obligations de cette compagnie d'énergie électrique qui constituent pour l'épargnant un placement de tout premier ordre tant au point de vue de la sécurité que comporte une si puissante industrie que pour le rendement très rémunérateur dont on peut bénéficier. Ces obligations étaient d'autant plus recommandables que la maison Crédit-Canada, Limitée, annonçait s'en tenir responsable aussi bien pour le capital que pour les intérêts.

Ajoutons que la ville de Mont-Royal doit une dette de reconnaissance à cette firme pour la part qu'elle a prise à son premier développement. Mont-Royal, — la Ville Modèle — comme tout le monde le sait, est maintenant une cité très prospère. Lors de la formation de la Commission Métropolitaine, le Crédit-Canada, Limitée, y a joué un rôle très important. La Commission a maintenant en mains les affaires financières de la plupart des municipalités de l'île de Montréal. Sa raison d'être est maintenant reconnue non seulement par les municipalités elles-mêmes, mais aussi par les nombreux épargnants qui ont acheté des titres de ces municipalités.

G. de B.

* * *

L'esprit n'a pas moins besoin d'aliments continuels que le corps. — LA MOTHE LE VAYER.

* * *

Un dénouement est toujours sot. — Pierre DOMINIQUE.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Holt, Renfrew & Co. Limited FOURREURS

Dont la réputation est bien établie pour leur probité et la valeur de ses marchandises, depuis 87 ans dans le même établissement.

MANTEAUX DE FOURRURE
PALETOTS POUR HOMMES
Vêtements de Sport - Merceries

Charles HUOT

ARTISTE-PEINTRE

Travaux d'église, portraits, restauration de tableaux.

BERGERVILLE, QUÉBEC

--:

Tél. 2-6975 s. 23

Eug. LECLERC, Président et gérant. J.-Alf. COOK, Sec.-trésorier.

Eug. LECLERC, Ltée

ASSURANCES : FEU, VIE, VOL, ACCIDENTS, Etc.

81, St-PIERRE

Tél. 2-8426 — Le soir 6713

QUÉBEC

Tél. 2-4600

Armand LaVERGNE

AVOCAT

111, Côte de la Montagne,

QUEBEC.

LS-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A

MORIN, BARRY & COTÉ

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation, Organisation,
Direction

71, St-Pierre — QUÉBEC Edifice Banque Canadienne Nationale

LISEZ

“LE TERROIR”

LE MAGAZINE CANADIEN-FRANÇAIS

BÉDARD & BÉLANGER

SYNDICS AUTORISÉS, COMPTABLES,

AUDITEURS ET LIQUIDATEURS DE FAILLITES

J.-E. Bédard, L.I.C., C.P.A.

Oct. Bélanger, L.I.C., C.R.A.

Téléphone 2-2567

Téléphone 2-2992

101, ST-PIERRE

Téléphone 2-1412

QUÉBEC

Tél. Bureau : 2-3778

Résidence 2-4480-w

S.-Edouard GAGNON, C.G.A., L.A.

Comptable Licencié, - Syndic en matière de Faillite.

Spécialité : organisation de Compagnies à Fonds Social.

147, Côte de la Montagne

(Edifice Bossé)

QUÉBEC

GALVANOPLASTIE CANADIENNE, Limitée

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation, Bronzage
Soudure.

CHRETIEN & GABOURY, Horlogers et Bijoutiers

377, St-JEAN

Téléphone 2-3759

QUÉBEC



MEILLEURS PRIX ACCORDÉS SUR:

Ciment, Dynamite, Clous, Vitres, Vernis, Blanc de Plomb,
Huiles, Peintures, Serrureries, Tôles galvanisées et
noires, Tôles ondulées, Couvertures en caoutchouc
Fournitures de moulin,
Articles de Sport, Chasse et Pêche.

SAMSON & FILION, LIMITÉE

343-345, rue St-Paul, - QUEBEC.
(Vis-à-vis la gare du Palais)

GERMAIN

LEPINE

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNÉRAILLES



Chambre mortuaire à la
disposition des familles.



AMBULANCE MODERNE
Service d'automobile
privée.



Service de jour et de nuit:
TELEPHONE 2-2119-j



283 SAINT-VALLIER
QUEBEC.

Souffrir par sa propre faute, voilà le poison de la vie.

* * *

Où il y a de la douleur, il y a un terrain sacré. Un jour, on
comprendra ce que cela veut dire. Jusque-là, on ne connaîtra
rien de la vie.

* * *

Ceux qui fuient la bataille sont plus profondément blessés
que ceux qui y prennent part.

* * *

La vie, c'est une faillite ; elle ne nous procure jamais deux
fois la même émotion. Combien différent est le monde de
l'Art, qui parle aux sens et à l'esprit, qui donne toutes les
émotions !

* * *

La vie est tout simplement un mauvais quart d'heure
composé d'instant exqu coast.

* * *

Nous ne pouvons avoir dans notre vie qu'une grande expé-
rience et le secret de la vie est de reproduire cette expérience
aussi souvent que possible.

Être grand, c'est être incompris.

* * *

La vie n'est pas une spéculation. C'est un sacrement. Son
idéal est l'amour. Sa purification est le sacrifice.



LE LAIT PUR

de saveur douce et agréable,
est le bien des enfants,
pourvu qu'il soit

CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous
ceux qui vous sont chers en de-
mandant toujours la marque

FRONTENAC

LAIT, CREME, BEURRE,
CREME GLACEE

La Laiterie Frontenac
Limitée

Fournisseurs de la Goutte de
Lait et du Château Frontenac.

142, de l'Eglise, QUEBEC.
Tél. 2-5232

TÉLÉPHONE 2-5193

OUVERT JOUR et NUIT

Soignez votre AUTO comme vous-même !

Réparations générales d'au-
tomobiles, pneus et acces-
soires.



Personnel expert, satisfaction
absolue et taux modérés.

INGENIEUR, MECANICIEN, ELECTRICIEN.

SPECIALITE : Char d'urgence ultra-moderne. Service incomparable sur la route.

34, de la Couronne

(Coin de la rue Ste-Hélène)

QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

CRÉDIT-CANADA

LIMITÉE

LA CLEF DU SUCCÈS

Avez-vous déjà songé que \$100.00 placées tous les mois à 6% vous donneront en 10 ans la

JOLIE SOMME D'ENVIRON \$24.000.00

La spéculation ne peut assurément promettre la fortune sur une base aussi solide. Vous pouvez atteindre cet idéal en vous prévalant de notre NOUVEAU SYSTÈME BANCAIRE de LIVRETS-OBLIGATIONS sur des valeurs de l'État, de compagnies d'utilités publiques ou industrielles de tout premier choix.

Vos ECONOMIES sont votre SAUVEGARDE. Confiez-les à une institution qui n'opère que sur des bases solides et qui compte à son crédit des oeuvres qui inspirent la

PRUDENCE, la SAGESSE et la SECURITE.

Succursale à Québec: 88, rue St-Pierre. - Tél. 2-1914

À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA

LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. (Heure solaire) en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-colons et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

CANADIEN NATIONAL